



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

EducT/656.523.760

**HARVARD COLLEGE
LIBRARY**

FROM THE LIBRARY OF
IRVING BABBITT
CLASS OF 1889
Professor of French Literature
1912-1933



3 2044 102 775 095

MOLIÈRE

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR

EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

JOHN E. MATZKE, Ph.D.

Professor of Romanic Languages in the Leland Stanford Jr. University



NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY

1906

EducT/656.533.460

**HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
PROF. IRVING BABBITT
SEPT. 28, 1933**

**COPYRIGHT, 1906
BY
HENRY HOLT AND COMPANY**

INTRODUCTION.

THE ORIGIN AND SPIRIT OF THE PLAY.

To appreciate Molière's *Tartuffe* it is necessary to understand the genesis of the play, its moral significance and the importance which was attached to it by the men and women who witnessed its first representations.

Tartuffe is a hypocrite who under the cover of religious zeal and the interests of heaven serves his own most selfish ends, tries to rob the wife of his benefactor of her honor and brings discord and ruin into the family that had received him. The question is whether hypocrisy and piety have been sufficiently distinguished, or whether true religion has not after all been indirectly held up to scorn.

It is possible to outline the causes which induced Molière to select hypocrisy as the subject of a play at this period of his career. The main business of comedy for him was to show men their failings so that they might learn to correct them,¹ and after some farces and comedies of the Italian type he had found his true sphere in the *Précieuses Ridicules* of the year 1659, which was followed in rapid succession by *Sganarelle*, *L'École des Maris*, *Les Fâcheux* and *L'École des Femmes*, and each new play added to the number of his enemies. It was the *Précieuses* and the Marquis who had thus far

¹ Cp. *Premier Placet*, p. 11.

suffered particularly, and their anger was fanned by envious authors who instinctively recognized the superiority of the new star that had risen above the literary horizon. The *École des Femmes* more than any of the earlier plays aroused strong opposition, and Molière in his defense wrote the *Critique de l'École des Femmes* and the *Impromptu de Versailles*, in both of which he dealt the strongest blows to those that had attacked him.

Among the various criticisms brought against him was his attitude toward religion. A remark of Gorgibus in *Sganarelle*, scene I, had aroused opposition. Here *la Guide des Pécheurs* of the Spanish Dominican Luis de Granada, a book of pious teaching much in vogue among the devout of the time, was cited in a way to cause laughter as a more suitable book for young women than Mlle de Scudéry's novel *Clélie*. Then came the *École des Femmes* with its sermon on the duties of marriage and its suggestion of the ten commandments in the ten *Maximes du Mariage* in Act III, scene 2. Here the offense was more flagrant and the attack upon Molière became more violent. He was loudly accused of insulting religion, in fact this charge found definite expression in De Visé's *Zélinde, ou la véritable Critique de l'École des Femmes*, Aug. 4, 1663 as well as in Boursault's *Portrait du Peintre ou la contre-critique de l'École des Femmes*, Nov. 17, 1663. But even before it here appeared in print, it had been loudly pressed and Molière had taken cognizance of it in the *Critique de l'École des Femmes*, scene 7. He answered that the so-called sermon was not that, but only a *discours moral*, that it was certain that the truly pious that had heard it had found no cause for criticism, and that whatever religious phrase-

ology occurred in it was justified by the nature of the character that spoke it. He touched upon this whole question here only as it were in passing, but there can be no question of its connection with the composition of *Tartuffe* which was first played on May 12 of the following year. Having been aroused to see religious hypocrisy in this empty criticism, he resolved to make a hypocrite the center of his next play.

It must be granted also that the religious condition of the country offered abundant opportunity for the serious study of this human failing. Religious shamming was without question encouraged by the conditions at the court. The young king, frivolous and pleasure loving, was convinced that the authority of the church must be upheld, and submitted often with evident reluctance to its influence. His religious guides belonged to the society of the Jesuits, which was in control of the Sorbonne and altogether the most influential of the religious orders of the country. The queen-mother Anne of Austria and her immediate circle used every means in their power to augment the influence of the Church, and the consequence was a certain outward show of religious zeal in which self-interest often weighed more heavily than honest conviction.

In addition, the Jesuits had become responsible for teachings calculated to encourage a semblance of piety at variance with the secret intentions of the heart. The dangerous elements in this attitude were particularly evident in the Spaniard Escobar's book entitled *Moralis Theologia*, which had appeared in Lyon in 1646 and passed rapidly through 36 editions. Here the famous Jesuit doctrines of the *direction d'intention* and of the

restrictions mentales were followed out to their logical end. To kill is a crime. Yet to walk where one's enemy lies in waiting, and with the intention not of meeting him but of enjoying the landscape though armed for the emergency is quite innocent, and a duel if accepted becomes an act of legitimate self defense. To lie is a sin, but it can be neutralized by a proper mental restriction, as when a priest swears that he has not heard a certain matter in the confessional, adding in his heart that he has not heard it in his capacity as a private individual.

The reform movement, on the other hand, had its center in the Jansenists of the Port Royal. The keynote of their teaching was that of the Reformation in general, though they never broke their connection with the Catholic Church. They maintained that man can be redeemed from sin only by the direct intervention of the grace of God. The growth of their influence caused a bitter attack upon them by the Jesuits, and the outcome of this battle fought with passion on either side was the publication in 1656 and 1657 of Pascal's famous *Lettres Provinciales*, in which the casuistic doctrines of the Jesuits were analyzed with keen logic and biting satire. In the seventh and ninth of these letters the questions of the purity of intention and mental reservation are analyzed in detail, and their publication did much to increase the animosity of the conflict.

The result of all these discussions was that the play, when it appeared, was accepted as taking sides. Yet it must be remembered that we know nothing directly of Molière's personal attitude to the questions involved. No conclusions should be drawn from his early training

in the Jesuit Collège de Clermont or from the contrary influence of Gassendi's teaching upon him or from his evident knowledge of and indebtedness to the *Lettres Provinciales*.¹ The only safe conclusion to draw is that excesses of all kinds and on either side aroused his moral indignation, all the more since Tartuffe, though he gives evidence of being an adept in the casuistic reasoning of the Jesuits, knows how to use for his own advantage the pietistic vocabulary of the Jansenists. The aim of Molière evidently was an assault on hypocrisy in all its manifestations, and though he made use of the lines of attack opened up by Pascal, no one sect or order was the direct object of his campaign. And curiously enough, showing the breadth of Molière's conception, both Jesuits and Jansenists in turn accused each other of having sat for the picture.

The play aroused also the antipathy of true piety. Orgon and Mme Pernelle are both sincere and become the dupes of their own religious zeal quite as much as of the machinations of Tartuffe. Here could be seen a covered attack against religion in its very essence, and this shocked the sensibilities of those honest souls not directly concerned in the religious controversies that stirred the hearts. In addition, Tartuffe, in his capacity as confidant of Orgon resembled the spiritual adviser, and the repulsive picture which Molière had drawn was capable of leading the faithful astray, of making them doubt the sincerity of others accepted in similar confidence, and of thus undermining the very essence of the influence of the Church.

In view of these various inferences that were drawn

¹ Cp. Notes to ll. 1248 and 1492.

from the moral of the play, it is important to understand the attitude of Molière in the construction of his plot. The various *Placets* and the *Préface* should be read in this connection. His conception of comedy becomes evident from the first *Placet*.¹ In the second² he comments at length upon the reasons for the opposition which the play had encountered. Had he attacked religion and piety it would have passed without turmoil, as had been the case before. But here not what is sincere was held up to ridicule, but insincerity and hypocrisy, and the very fact that the opposition was so determined was proof of the accuracy of the picture. In the *Préface*³ finally he explains at length his attitude in composing the play. He lays stress on the distinction which he has drawn between the hypocrite and the sanely devout Cléante and upon the fact that Tartuffe could not deceive the spectator for an instant, since his very appearance and all that he says or does give unmistakable evidence of his real nature.

The whole question has ceased being a living one, and the play can now be seen or read without wounding religious susceptibilities. The manly religion of Cléante, the mouthpiece of Molière, stands in such clear contrast to the machinations of Tartuffe, that the unprejudiced judge cannot for a moment be deceived, and it is evident that true religion far from being injured by the play is in reality aggrandized and made more beautiful.

THE HISTORY OF THE PLAY.

Among the many splendid entertainments offered by the young King Louis XIV to his court, that of the

¹ Cp. p. 11. ² Cp. p. 14. ³ Cp. p. 3.

Île enchantée, which extended from the seventh to the thirteenth of May of the year 1664 at the château of Versailles, was one of the most extravagant. Just as Alcina in Ariosto's captivating poem the *Orlando Furioso* had attempted to make Roger and his companions on her enchanted island and in a marvelous palace forget the flight of time and the reality of life, so the king here wished, under similar conditions, to charm the men and women of his court. The story of this festivity, in which Molière and his troupe took a prominent part, does not belong within the limits of this Introduction. Besides taking part in the allegorical processions they repeated *Les Fâcheux* and *Le Mariage Forcé* and presented two new plays, *La Princesse d'Élide* and *Le Tartuffe*, of which the first three acts were played on May 12, the day before the end of the festivities.

Only surmises are possible with reference to the impression which the play produced, since the facts definitely known are meager. The king seems to have seen no cause for objection,¹ but other members of the court were shocked and brought their influence to bear upon him. Among this number was Anne of Austria, the queen mother. A devout Catholic, she saw danger to religion in the tone of the play and also feared that it might tend to weaken the influence which the Church was endeavoring to gain over the young king. Whether the Church took a decided stand in the matter at this early date it is difficult to decide, but as a matter of fact, before the seventeenth of May Molière had been informed of the king's order that no performance of

¹ Cp. the first *Placet*, p. 12, in which Molière refers to the king's personal attitude.

Tartuffe should be given in public, and no efforts of Molière were able to alter the decision.

The main motive of the opposition must, without question, be sought in the nature of the play, and Molière evidently understood the matter clearly, as can be seen from the *Préface* which appeared first with the edition of the play in 1669. Hypocrisy, using the garb and bearing of piety for the furtherance of selfish ends has been always present in the race, but the peculiar conditions in France during the seventeenth century, and the political influence of the Church had undoubtedly aided its development. Here, then, was the nucleus of an opposition which was quick to ally itself with honest devotion, whose sensibilities were touched by what might seem to be an attack against piety in general. Soon the opposition showed itself openly. Between July 28 and August 13 appeared a pamphlet by a curate of Paris by the name of Pierre Roullé entitled *Le Roy glorieux au monde ou Louis XIV le plus glorieux de tous les rois du monde* in which Molière was accused of having composed this play for the purpose of deriding the Church and piety and declared worthy of being burned at the stake.¹

In the meantime Molière utilized every opportunity to plead his cause. The king had gone from Versailles to Fontainebleau where our author and his troupe were invited to follow him again for the purpose of adding to the entertainment of the court. He staid there from July 21 to August 13. The festivities seem to have been organized especially for the pleasure of Chigi, a nephew of the Pope, sent as legate on a special mission

¹ Cp. the first *Placet*, p. 13.

to the French capital. Molière saw the liberal spirit of this Italian dignitary, and appreciated the advantage to be gained from his support. He asked for permission to read the play to him, and was not deceived in his expectations. He now presented to the king his first *Placet*.¹ Here he distinguishes between hypocrisy and true devotion, and calls attention to the sharp division which he has made between the two. He advances the statement that the prohibition to produce the play had been caused by the fact that certain Tartuffes at court had known how to prey upon the fine sensibilities of the king in religious matters to influence him to suppress a picture which they felt to be a true copy of themselves. Then he refers to the approbation which Chigi had bestowed upon the play, he denies the allegations of Roullé's pamphlet, and places the final decision into the hands of Louis XIV, whom, in the manner of the time, he compares to the all-wise God.

The hoped for favorable answer failed to come, but Molière evidently felt that a period of less rigor had set in. At the same time the curiosity to see the play which was capable to arouse such bitter animosity was constantly growing. Since it could not be put on the boards it was necessary to be content with private readings given by the author, and several such occasions are on record. In addition on September 25 the first three acts were played at Villers-Cotterets, at the castle of the duke of Orléans, the brother of the king. The play found another advocate in the great Condé, and an anecdote relating to his protection is told by Molière at the end of the *Préface*.² On November 29, Tartuffe,

¹ Cp. p. 11. ² Cp. p. 10.

this time in four acts, was performed by his direction at the château de Raincy in connection with some festivities arranged by him for his son who not long before had married the daughter of the princess Palatine.

All these facts prove that after the first *Placet* the restrictions under which the play was suffering were considerably relaxed. Yet the old prohibition remained in force, and when Christine of Sweden wished to have *Tartuffe* performed for her in her castle in Rome in 1666, she was unable to enlist the aid of the French government.

In the meantime, the affairs of the troupe were far from satisfactory. *Don Juan*, Molière's next comedy, had suffered from the same opposition, and its performances had been interrupted. To indemnify him for the loss sustained, the king assigned him a pension of 6000 livres and authorized the company to take the name of *La Troupe du Roi*. The indecision of Louis XIV, made evident by this signal favor, is difficult to understand, but it seems to prove that Molière's first impression was correct and that he was not unfavorably disposed to the play. Various explanations have been given of this attitude. It has been maintained on the one hand that the king was chafing under the pressure which the austere Church party was bringing to bear upon him, and on the other that he enjoyed the attack on the Jansenists which the play seemed to contain.

In the following year (1667) the clouds appeared to lift for a moment. The king was embarking his campaign in Flanders, and before leaving Paris he seems to have given his consent for a public performance. At least Molière was under this impression¹ and arranged

¹ Cp. the second *Placet*, p. 14.

such a representation on August 5, 1667. From a desire to avoid further interruptions he had changed the text in various ways. Perhaps some of the alterations had been suggested by the king. The title had become *l'Imposteur*, and the name of Panulphe was substituted for that of Tartuffe. With his name he had also changed his character. He was now "un homme du monde" and wore the small hat, the long hair, the large collar, the lace and the sword of the man of society. Whether the spirit of the play had also been altered it is impossible to say, but it is certain that in various details the text was different from that which we know now.¹

The relief was only temporary. On the following day M. de Lamoignon, president of the parliament, ordered the doors of the theater closed, and in spite of all that Molière could say or do he would not alter this decision. With this new prohibition the struggle began anew. Molière sent two of his actors, La Grange and La Thorillière to Lille where the king had his headquarters. He received them kindly, promised to look into the matter on his return, but did not interfere with Lamoignon's action. A few days later (August 11) the Church took a decided position in the discussion and Hardouin de Péréfixe, archbishop of Paris, promulgated a decree forbidding the reading or acting of the play within his diocese both in public and in private.

Molière seems to have been completely disheartened by this overwhelming defeat. Sickness by which he was threatened may have complicated the condition. At any rate, the tone of the second *Placet* which he sent to the king at Lille is much more bitter than that of the

¹ Cp. the *Lettre sur la Comédie de l'Imposteur*.

first, and he even goes so far as to threaten his complete withdrawal from the theater, which certainly remained closed until September 25 of the same year. During this period there appeared the anonymous *Lettre sur la Comédie de l'Imposteur*,¹ an essay which defends the play and which is of prime importance for the study of the various phases through which it has passed. It has been maintained, though without proof, that Molière was personally directly concerned with its composition.

After this second defeat the history of the play offers no incidents of importance for our purposes during the space of nearly two years. The discouragement, which Molière felt at first, passed away. Even before Lamoignon's prohibitions he had written *Don Juan*. He now added *Le Médecin malgré lui* and *Le Misanthrope*, not to mention several other plays of minor importance. During the year 1668 he produced *Amphitryon* (January), *George Dandin* (July) and *L'Avare* (September).

In the meantime the long and tedious negotiations to which the Jansenist movement had given rise, had found a temporary solution in the *Paix de l'Église* (January 1, 1669), and it has been believed that the solution of these difficulties brought with it indirectly also the freedom of *Tartuffe*. Whether this point of view is correct remains an open question. Certainly the relation of the two events is quite superficial and the real reasons which determined Louis XIV to withdraw his objections to the play are quite obscure. The first public performance took place on February 5, 1669, and was a tremendous success. It was given twenty eight times in succession

¹ Cp. *Œuvres de Molière* in the *Grands Écrivains de la France*, vol. iv, p. 529 ff.

and remained one of the strongest attractions of Molière's troupe during the year. It appeared in print on March 15, 1669, together with a preface¹ in which Molière indicated the history of the whole discussion and answered the objections to which the play had given rise.

The animosity which the *Tartuffe* had aroused was deeprooted. Louis XIV could assure its existence on the stage, but he could not stop the opposition to it. To be sure there were liberal minds like Saint-Evremond who wrote to a friend '*Je viens de lire le Tartuffe, c'est le chef d'œuvre de Molière. . . si je me sauve je lui devrai mon salut,*' but there were others equally sincere who continued to protest. Bourdaloue, who about this time began to preach in Paris, delivered two eloquent sermons against the play, one on Hypocrisy, the other on True and False Piety. This attack from the pulpit was continued by Bossuet, who included the whole theater in his condemnation. Hostile criticism made itself heard from time to time during the whole of the eighteenth and even in the nineteenth century, but at the same time the true conception of Molière became more and more clearly understood, and at present critics do not hesitate to place the play not only in the first rank of Molière's great character studies, but also among the very best productions of the world's great literature.

THE SOURCES OF THE PLAY.

Much patience and time has been spent in the search for the probable sources and models of this masterpiece of the great comedian, but the results so far have been of the most meager kind.

¹ Cp. p. 3.

One or two points of contact with antecedent literature have been indicated in the Notes, with Régnier's (1573-1613) Satire XIII in l. 1506, with Boccaccio's eighth novel of book III in l. 966, but these are small and do not affect the construction of the plot. There is, however, a passage in Scarron's (1610-1660) novel *Les Hypocrites*, which is without question the source of one of the characteristic scenes of Molière's play, act III scene 6. Scarron here relates the story of an adventurer by the name of Montufar and two women, one young the other old, who under the semblance of religion plied a lucrative trade in Seville. Montufar rented a house which he furnished with the greatest simplicity, and dressed in austere and sombre garb all three worked upon the religious susceptibilities of the inhabitants. He went to the churches and prisons, made great show of almsgiving and religious observances, all for the sake of his own gain and comfort, but with such success that he and his companions soon gained the reputation of saints. There happened to be a gentleman of Madrid in Seville at that time, who formerly had been the lover of the younger of Montufar's companions. Meeting them in front of one of the churches one day, he became so incensed at their hypocrisy, that he broke through the admiring and adoring crowd which surrounded them, and with a blow of his fist sent Montufar reeling to the ground. The people, angered at this action, rushed upon him and would have killed him; but Montufar interceded and protected him. Then he approached the gentleman "*bien aise en son âme de le voir si maltraité, mais faisant paraître sur son visage qu'il en avait un extrême déplaisir, il le releva de terre où on l'avait jeté, l'embrassa et le baisa*

tout plein qu'il était de sang et de boue, et fit une rude réprimande au peuple. Je suis le méchant, disait-il à ceux qui le voulurent entendre; je suis le pécheur, je suis celui qui n'a jamais rien fait d'agréable aux yeux de Dieu. Pensez-vous, continuait-il, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'aie pas été toute ma vie un larron, le scandale des autres et la perdition de moi-même? Vous êtes trompés, mes frères, faites-moi le but de vos injures et de vos pierres, et tirez sur moi vos épées. - Après avoir dit ces paroles avec une fausse douceur, il s'alla jeter avec un zèle encore plus faux aux pieds de son ennemi, et, les lui baisant, non seulement il lui demanda pardon, mais aussi il alla ramasser son épée, son manteau et son chapeau, qui s'étaient perdus dans la confusion. Il les rajusta sur lui, et l'ayant ramené par la main jusqu'au bout de la rue, se sépara de lui après lui avoir donné plusieurs embrassements et autant de bénédictions. Le pauvre homme était comme enchanté, et de ce qu'il avait vu, et de ce qu'on lui avait fait, et si plein de confusion qu'on ne le vit pas paraître dans les rues tant que ses affaires le retinrent à Séville. Montufar, cependant, y avait gagné les cœurs de tout le monde par cet acte d'humilité contrefaite. Le peuple le regardait avec admiration, et les enfants criaient après lui: Au saint! au saint! comme ils eussent crié: Au renard! après son ennemi, s'ils l'eussent trouvé dans les rues. Dès ce temps-là, il commença de mener la vie du monde la plus heureuse. Le grand seigneur, le cavalier, le magistrat et le prélat l'avaient tous les jours à manger, à l'envi les uns des autres. Si on lui demandait son nom, il répondait qu'il était l'animal, la bête de charge, le cloaque d'ordures, le vaisseau d'iniquités, et autres pareils attributs que lui dictait sa dévotion étudiée. Il passait les jours sur le

estrades avec les dames de la ville, se plaignant incessamment à elles de sa tiédeur, qu'il n'était pas bien dans son néant, qu'il n'avait jamais assez de concentration de cœur ni de recueillement d'esprit, et enfin ne leur parlant jamais qu'en ce magnifique jargon de la cagoterie." In the meantime he continued his selfish aims and in secret lived magnificently on the alms which he devoted to the comfort of himself and his companions. Finally, however, he was denounced by his valet before justice, but suspecting the matter he managed to escape.

Comparison of this story with the play will show plainly the resemblance. But it has been so far the only evidence of indebtedness on Molière's part for the character of Tartuffe.

The attempt has been made to prove that Molière derived the idea of the play from some Italian compositions, notably the *Ipocrito* of Aretino and *Il Pedante*, a *commedia dell'arte* contained in Flaminio Scala's *Teatro delle Favole rappresentative* printed in 1611. The importance of the former was discussed by Moland in his book *Molière et la Comédie Italienne*, pp. 209-224. The latter was brought forward as a source by Vollhardt in Herrig's *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, vol. 91, pp. 55 ff. In neither case has it been possible to prove the point. The few similarities arise from the nature of the subject.

The popular interpretation which saw in the play an argument in the religious discussions of the time was not slow to find contemporary authority for various portions of the plot. So the abbé Roquette, later bishop of Autun, was supposed to have been partly copied in the character of Tartuffe, a tradition which rests on an

anecdote related by the abbé de Choisy in his *Mémoires*, and several references to him by Mme de Sévigné.

It is particularly Orgon's famous *le pauvre homme* which has been explained in various ways. Mme de Sévigné uses it in speaking of the abbé Roquette, another anecdote attributes it to Louis XIV with reference to Hardouin de Péréfixe, archbishop of Paris during the campaign of the year 1662, and again Tallemant des Réaux relates a story of a certain Père Joseph, in which the same words are used in similar manner.

Another anecdote of Tallemant des Réaux¹ relates that a certain abbé de Pons confessed his love to the famous Ninon de Lenclos in words which give the spirit if not the words of l. 966, and hence he adds "*c'est l'original de Tartuffe.*" Elsewhere² he relates the following story of M. Charpy, written before Tartuffe, probably in 1657. "*Il s'est mis la dévotion dans la teste Or un jour qu'il estoit dans l'Eglise des Quinze-Vingts, Mme Hansse, veuve de l'apoticair de la Reyne, y vint. . . . Il l'accosta et luy parla de dévotion avec tant d'emportement, qu'il charma cette femme, qui est dévote. Elle le loge chez elle. Luy, qui est si charitable qu'il aime son prochain comme luy-mesme, s'est mis à aimer la petite Mme Patrocle, la fille de Mme Hansse : elle est femme de chambre de la Reyne, et son mary est aussy à elle. Charpy se met si bien dans l'esprit du mari et s'impatronise tellement de luy et de sa femme, qu'il en a chassé tout le monde, et elle ne va en aucun lieu qu'il n'y soit, ou bien le mary. Mme Hansse, qui a enfin ouvert les yeux, en a averty son gendre ; il a respondu que c'estoient des railleries, et prend Charpy pour*

¹ *Les Historiettes*, vol. VI, p. 12.

² *Les Historiettes*, vol. VII, p. 213.

le meilleur amy qu'il ayt au monde." The similarity with the characters of Mme Pernelle and Orgon is striking, and since this story was certainly written before the year 1664, it will be difficult not to see here perhaps the most important of the contemporary sources of Tartuffe.

From these notes the method of Molière becomes fairly clear. The plot is probably of his own invention; his aim was to better man by laying bare the foibles of his nature and as was always his custom "*il prend son bien où il le trouve.*" Literature and gossip are mingled with direct observation to produce this masterly picture of human hypocrisy and credulity.

THE CHARACTERS AND THE PLAY.

Critics are unanimous in declaring Tartuffe to be one of the most masterly productions of the world's dramatic literature. A few words are therefore in order setting forth the grounds upon which this claim is based.

The play is the first of modern French character comedies. In a composition of this nature the plot is subordinated to the characters; in fact, it exists only for the purpose of setting forth their different aspects, and to a certain extent it grows out of them. Every scene of Tartuffe contains the hypocrite as the center, or is the result of his presence in the house of Orgon. He joins the subordinate to the principal action, and even the lover's quarrel (act II, sc. 4), which at first sight might appear independent, when looked at closely is seen to be the consequence of his scheming.

THE CHARACTERS. Tartuffe is clearly drawn. Steeped

in hypocrisy and seeking his own gain, he shows himself in the clearest light in his relation to Elmire, but his cunning is none the less evident in the other scenes of the play. It is apparent in his entrance to Orgon's house and in the methods which he employs to maintain his influence there. It dominates his interview with Cléante, it dictates his casuistic reasoning with Elmire, and it stands out clearly in the end, when his heart is laid bare and he throws away the cloak under which he had hidden.

He is caught in the trap which Elmire sets for him, but the real cause of his defeat lies in his nature and is proof of the depth of Molière's analysis. His passion is stronger than his cunning, for it blinds him to the existence of danger. The climax thus springs not so much from the fact that Elmire outwits him, but that she understands his weak side and knows how to employ it for his undoing.

By the side of Tartuffe stand his servant Laurent and M. Loyal. There are hypocrits in all walks of life, and these cling together and work in harmony. Both are introduced for the purpose of placing the central character into a clearer light.

Near Tartuffe, and showing the side of human nature most open to the wiles of selfish cunning, stand Orgon and his mother. The former is a rich bourgeois, known at court. His home is the center of parties and receptions. During the troubles of the Fronde he had espoused the side of the king and gained respect and consideration. Yet he is a man of limited horizon, easily deceived by false appearances and a ready victim of Tartuffe. In fact he has become so completely dom-

nated by him that he is ready to commit perjury, and openly declares that his wife and all his family count for nothing with him in comparison with the false ideals which he has imbibed from Tartuffe.

His character is emphasized by that of his mother, as simple-minded and blind as himself, and, indeed, the source of all his weakness.

Face to face with this group of hypocrits and their victims stand Elmire, Damis, Dorine and Cléante.

The figure of Elmire appears constructed mainly to embody the traits necessary for the undoing of Tartuffe. Her love for Orgon does not enter into the plot. She is, however, honest and upright, full of self-control, and, though conscious of her youth and charms, sincerely moral and above temptation. Her character is drawn with supreme skill and contains all the traits necessary for her share in the action.

Damis does not enter into the action sufficiently to demand a detailed delineation, though he stands out clearly. With all the impulsiveness of youth he is honest and open, and sees clearly the peril of the home.

Dorine, the soubrette of the cast, is one of the best figures of this type that Molière has drawn. She unites common sense and action. Like the ancient chorus, she gives on the one hand expression to the meaning of the action, and on the other she takes a prominent part in its development. She is thus as Sainte-Beuve has well expressed it the embodiment of Molière's muse, the personification of his humor, now bubbling over with laughter and again deep and serious as life.

Cléante is the mouthpiece of Molière, the *raisonneur* of the play. His speeches form the author's commentary

of the action, and therefore deserve particular study. Yet he is not merely an empty figure. With his true and rational piety he becomes the natural counterpart of Tartuffe. His honesty cannot be questioned. He understands the hypocrit and tries to open Orgon's eyes. He is, however, not a man of action. Though he is fearless and speaks the truth regardless of consequences, he is satisfied with the exposure of wrong and does not consider it his duty to punish it. At the end, when the plot of Tartuffe is laid bare, it is he who counsels wisely and advises those who had suffered not to confuse true piety with the selfish use of it. Thus moderation is his main trait, and he represents the *honnête homme*, the healthy and wholesome element in society.

Mariane and Valère take part in the action only in subsidiary rôles. The former is a dutiful daughter sacrificed by the blindness of her father, and the latter is the typical well-bred lover of the time.

THE EXPOSITION. The opening scene of the play is of unique art and has often been admired. Goethe called it the greatest and best of its kind. As Mme Pernelle answers one after the other of the members of the household, she characterizes them all. At the same time she permits such a clear view of her own prejudices and limitations that the spectator can without difficulty separate the true from the false, and when the scene is over, the mental and moral background of the action is clearly established. Almost immediately Orgon appears and confirms the impression which has been created first in dialogue with Dorine (sc. 4), later with Cléante (sc. 5), and when the act closes, all the lines of the plot have been laid and the simple action can take its course,

THE PLOT. The development of the plot is gradual but constant. The spectator is now intent upon seeing the man around whom the action centers, but before this can be, another act will show the ruin which the selfishness of Tartuffe has already begun to work in Orgon's family. All critics agree that the late entrance of Tartuffe on the scene and the method of his appearance (l. 853) are evidences of the genius of Molière. A character of this type cannot unfold itself gradually. He must appear near the climax of the action and in a setting calculated to confirm the impression that has been created. In fact all the worst anticipations of the audience are realized at once. The climax of the action is the attempt of Tartuffe on the honor of Elmire. The impetuosity of Damis delays the dénouement for a moment and makes room for a masterly scene in which Orgon and Tartuffe are for the first time brought face to face before the audience, so that the spectator can see for himself the influence of the one upon the other. To prepare a new scene in which the same climax would be reached again demanded the skill of a genius, but Molière understood the difficulties and knew how to solve them. Tartuffe and Elmire are brought together again, the hypocrit is unmasked and the moment for the dénouement of the fifth act has come.

L'ART DES PRÉPARATIONS. Molière is noted for the careful attention which he bestows upon the logic of his plots even in the minutest details. A few examples will serve to illustrate this phase of his art. Tartuffe's passion for Elmire is mentioned three times by Dorine, ll. 84, 837 ff., 876, before the two are brought together in act III, sc. 3. Their second meeting in act IV, sc. 5 pre-

sented especial difficulty. To make it possible, Elmire apparently shields Tartuffe against Damis' accusation, and she presses him to favor the marriage of Mariane and Valère, so that he might suppose that interest in him prompts her action. Orgon's blindness in act III, sc. 6 appears natural after his exhibition of mad infatuation for Tartuffe in act I, sc. 4. The closet from which Damis can watch Tartuffe and Elmire, l. 852, is pointed out as a dangerous corner of the house by Orgon in l. 430. The king is ready to favor Orgon because of his support during the Fronde, ll. 181 and 1939.

THE SOLUTION. The final act of the play cannot be included in this general verdict of excellency. In fact adverse criticism was passed upon it immediately after its appearance. The weakness begins with the mention of the compromising box left in Orgon's safekeeping, ll. 1572 and 1576 ff. Though preparing the solution, it introduces a new motive at a time when the result should appear plainly the logical sum of the preceding action.

Critics have attempted to defend the solution itself, yet on the whole the opinion is adverse. The interest of the king in the action is unexpected. It should be noted, to be sure, that Tartuffe had gone to the king to denounce Orgon, l. 1921, and that the step had served to open the monarch's eyes, so that his verdict against the criminal is demanded by the claims of justice. But there is weakness in the arrangement, since Molière did not sufficiently emphasize the visit, and the logic of the action does not become apparent to the spectator. It can also not be affirmed with certainty that he intended the action to be thus understood. The fact remains that the last act does not belong to the original form of

the play and that it was added at a time when Molière used every means within his power to obtain the protection of Louis XIV. Under these circumstances it is not at all impossible that he may have considered all the possibilities for solution which the plot offered, and rejected them all in favor of another that is not logical but which had the merit of gaining the support which the play needed to ensure its existence on the stage.

BIBLIOGRAPHY.

MOLIÈRE — *Œuvres Complètes*, edited by Despois and Mesnard, *Collection des Grands Écrivains*, Paris, Hachette et Cie., vol. IV.

MOLIÈRE — *Le Tartuffe ou l'Imposteur*, edited by Lavigne, Paris, Hachette et Cie.

MANGOLD — *Molière's Tartuffe, Geschichte und Kritik*, Oppeln, Maske, 1881.

SAINTE-BEUVE — *Port Royal*, vol. III, chapters XV and XVI., Paris, Hachette.

MAHRENHOLTZ — *Molière's Leben und Werke*, Heilbronn, Henninger, 1881.

MOLAND — *Molière, Sa Vie et ses Œuvres*, Paris, Hachette et Cie., 1887.

MOLAND — *Molière et la Comédie Italienne*, Paris, Didier et Cie., 1867.

LARROUMET — *La Comédie de Molière*, Paris, Hachette et Cie., 1900.

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR

PRÉFACE

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les
5 Marquis, les Précieuses... et les Médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord,
10 et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauraient me pardonner; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils
15 n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; et *le Tartuffe*, dans leur
20 bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies; les gestes mêmes y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête,
25 le moindre pas à droite ou à gauche, y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon

désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde: les corrections que j'y ai pu faire, le jugement du Roi et de la Reine, qui l'ont vue, l'approbation des grands princes et de Messieurs les ministres, qui l'ont honorée 5 publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; et tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement et me 10 condamnent par charité.

Je me soucieraï fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'était l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, 15 et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie; et je les conjure de 20 tout mon cœur de ne point condamner les choses avant de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma 25 comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler, que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandait la délicatesse de la matière, et que j'ai mis tout l'art 30 et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'Hypocrite d'avec celui du

vrai Dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne; et d'un bout à 5 l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que pour réponse ces Messieurs tâchent 10 d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon; et sans doute il ne serait 15 pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisait partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux 20 soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne, que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom 25 d'un docteur de Sorbonne; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué de notre temps des pièces saintes de M. de Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des 30 hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres; et

nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants le plus souvent que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une 5 grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété 10 dans la bouche de mon imposteur. Et pouvais-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connaître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont 15 on aurait eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues? dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? et peut-on 20 craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela; et l'on doit 25 approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps, et jamais on ne s'était si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des 30 Pères de l'Église qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quel-

ques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des
5 esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des
10 spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter
15 le voile de l'équivoque et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connaîtra sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux qui par les leçons agréables reprend les défauts des hommes, on ne saurait la censurer sans
20 injustice. Et si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisaient profession d'une sagesse si austère, et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle;
25 elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies; elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes,
30 qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avaient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les

prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires ; je ne dis pas dans Rome débauchée et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine. 5

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme 15 une des plus excellentes choses que nous ayons ; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du Ciel ; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la 20 connaissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature ; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert 25 de la corruption des hommes ; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire ; on n'enveloppe point, 30 dans une fausse conséquence, la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs ; on

sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; et comme on ne s'avise point de défendre la médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie, pour avoir été condamnée publiquement
5 dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie, pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici; elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir; et nous ne devons point la tirer des bornes
10 qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci.
15 Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées; elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom; et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olimpe qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une
20 Olimpe qui a été une débauchée. De semblables arrêts sans doute feraient un grand désordre dans le monde. Il n'y aurait rien par là qui ne fût condamné; et puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit
25 bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus
30 honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont

attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête ; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande 5 perfection soit dans les forces de la nature humaine ; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre ; 10 et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste. Mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la 15 piété souffrent des intervalles et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince sur la comédie du *Tartuffe*. 20

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite* ; et le Roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de 25 Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche*. » A quoi le Prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le Ciel et la religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Molière les joue eux-mêmes : c'est ce qu'ils ne 30 peuvent souffrir. »

PLACETS AU ROI

PREMIER PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI, SUR LA COMÉDIE DU TARTUFFE.

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avais rien de mieux à faire
5 que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle ; et comme l'hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avais eu, Sire, la pensée que je ne rendrais pas un petit service à tous les honnêtes gens
10 de votre royaume, si je faisais une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les
15 hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique.

Je l'ai faite, Sire, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvait demander la délicatesse de la matière ; et
20 pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avais à toucher ; je n'ai point laissé

d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvait confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnaître d'abord un véritable et franc hypocrite.

5

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, Sire, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les Tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de Votre Majesté, et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant était adouci par la manière dont Votre Majesté s'était expliquée sur ce sujet; et j'ai cru, Sire, qu'Elle m'ôtait tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'Elle ne trouvait rien à dire dans cette comédie qu'Elle me défendait de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde et du plus éclairé, malgré l'approbation encore de Monsieur le Légat et de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans des lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de Votre Majesté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de . . . , qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, et Monsieur le Légat et Messieurs les prélats ont beau donner leur jugement: ma

30

comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu
5 expie en public mon offense, j'en serais quitte à trop bon marché: le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là: il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

10 Ce livre, Sire, a été présenté à Votre Majesté; et sans doute Elle juge bien Elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs, quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées, et
15 quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, Sire, ce que j'avais à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence
20 de mon ouvrage: les rois éclairés come vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté,
25 et j'attends d'Elle avec respect tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

SECOND PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI, DANS SON CAMP DEVANT LA VILLE
DE LILLE EN FLANDRE.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais dans l'état où je me vois, où trouver, Sire, une protection qu'au lieu où je la viens 5 chercher? et qui puis-je solliciter, contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses? 10

Ma comédie, Sire, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de *l'Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, 15 une épée, et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulais faire: tout cela n'a de rien servi. 20 La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plus tôt paru, qu'elle s'est vue 25 foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre,

pour me sauver, moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que Votre Majesté avait eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avais pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission
5 à d'autres, puisqu'il n'y avait qu'Elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, Sire, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de Votre Majesté, et ne jettent dans leur parti, comme
10 ils ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de
15 Dieu qui les peut émouvoir; ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquaient que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque et
20 les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauraient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde. Et sans doute on ne manquera pas de dire à Votre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la
25 vérité pure, Sire, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des
30 gens qui devraient être l'horreur de tout le monde et sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière; mais il est très assuré, Sire, qu'il ne faut plus que je songe à faire de comédie si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, 5 et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, Sire, me donner une protection contre leur rage envenimée; et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté 10 des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe!

TROISIÈME PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI.

SIRE,

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être 15 le malade, me promet et veut s'obliger par devant notaires de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serais satisfait de lui pourvu qu'il s'o- 20 bligeât de ne me point tuer. Cette grâce, Sire, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de. . .

Oserais-je demander encore cette grâce à Votre Majesté le propre jour de la grande résurrection de 25 *Tartuffe*, ressuscité par vos bontés? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots; et je le

serais par cette seconde avec les médecins. C'est pour moi sans doute trop de grâce à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté; et j'attends avec un peu d'espérance respectueuse la
5 réponse de mon placet.

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR

ACTEURS.

Mme PERNELLE, mère d'Orgon.

ORGON, mari d'Elmire.

ELMIRE, femme d'Orgon.

DAMIS, fils d'Orgon.

MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.

VALÈRE, amant de Mariane.

CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.

TARTUFFE, faux dévot.

DORINE, suivante de Mariane.

M. LOYAL, sergent.

UN EXEMPT.

FLIPOTE, servante de Mme Pernelle.

La scène est à Paris.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME PERNELLE et FLIPOTE sa servante, ELMIRE,
MARIANE, DORINE, DAMIS, CLÉANTE.

MADAME PERNELLE.

Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez, ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte. 5
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée,
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut.

DORINE.

Si...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, mamie, une fille suivante
Un peu trop forte en gueule, et trop impertinente :
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

15

DAMIS.

Mais...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils ;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère ;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

20

MARIANE.

Je crois...

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise, 25
Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise ;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.

30

Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, Madame, après tout. . .

MADAME PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère ;
Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux, 35
Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur. 40

DAMIS.

Votre Monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute. . .

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute ;
Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi ? je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique 45
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir ?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes ; 50
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien 55
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
Je trahirais mon cœur de parler d'autre sorte ;
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte.
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat. 60

DORINE.

Certes c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise,
Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers
Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnaître, 65
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Hé! merci de ma vie! il en irait bien mieux,
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie. 70

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fieraïs, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
 Mais pour homme de bien, je garantis le maître.
 Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez 75
 Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
 C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
 Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
 Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans? 80
 En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
 Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
 Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?
 Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites. 85
 Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
 Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
 Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
 Et de tant de laquais le bruyant assemblage
 Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage. 90
 Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
 Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause?
 Ce serait dans la vie une fâcheuse chose,
 Si pour les sots discours où l'on peut être mis, 95
 Il fallait renoncer à ses meilleurs amis.
 Et quand même on pourrait se résoudre à le faire,

Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
 Contre la médisance il n'est point de rempart;
 A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard; 100
 Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
 Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux
 Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
 Ceux de qui la conduite offre le plus à rire 105
 Sont toujours sur autrui les premiers à médire;
 Ils ne manquent jamais de saisir promptement
 L'apparente lueur du moindre attachement,
 D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
 Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie: 110
 Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
 Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
 Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
 Aux intrigues qu'ils ont donné de l'innocence,
 Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés 115
 De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
 On sait qu'Orante mène une vie exemplaire:
 Tous ses soins vont au Ciel; et j'ai su par des gens
 Qu'elle condamne fort le train qui vient céans. 120

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
 Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
 Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,

Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
 Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages, 125
 Elle a fort bien joui de tous ses avantages;
 Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
 Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,
 Et du voile pompeux d'une haute sagesse
 De ses attraits usés déguiser la faiblesse. 130
 Ce sont là les retours des coquettes du temps.
 Il leur est dur de voir désertir les galants.
 Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
 Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
 Et la sévérité de ces femmes de bien 135
 Censure toute chose, et ne pardonne à rien;
 Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
 Non point par charité, mais par un trait d'envie,
 Qui ne saurait souffrir qu'une autre ait les plaisirs
 Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs. 140

MADAME PERNELLE.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire.
 Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire,
 Car Madame à jaser tient le dé tout le jour.
 Mais enfin je prétends discourir à mon tour:
 Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage 145
 Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
 Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé
 Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
 Que pour votre salut vous le devez entendre,
 Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre. 150
 Ces visites, ces bals, ces conversations
 Sont du malin esprit toutes inventions.
 Là jamais on n'entend de pieuses paroles;

Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles;
Bien souvent le prochain en a sa bonne part, 155
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées:
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et comme l'autre jour un docteur dit fort bien, 160
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea..
Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà!
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire, 165
Et sans... Adieu, ma bru: je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
(Donnant un soufflet à Flipote.)
Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux corneilles.
Jour de Dieu! je saurai vous froter les oreilles. 170
Marchons, gaupe, marchons.

SCÈNE II.

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller,
Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage;

Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon, 175
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
Et que de son Tartuffe elle paraît coiffée !

DORINE.

Oh ! vraiment tout cela n'est rien au prix du fils,
Et si vous l'aviez vu, vous diriez : « C'est bien pis ! » 180
Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage ;
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté ;
Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme 185
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille, et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent ;
Il le choie, il l'embrasse, et pour une maîtresse
On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse ; 190
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;
Avec joie il l'y voit manger autant que six ;
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède ;
Et s'il vient à roter, il lui dit : « Dieu vous aide ! »

(C'est une servante qui parle.)

Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros ; 195
Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos ;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connaît sa dupe et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ; 200
Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.

Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches, 205
Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable. 210

SCÈNE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE.

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari : comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement, 215
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands ;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends. 220
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère ;
Et s'il fallait . . .

DORINE.

Il entre.

SCÈNE IV.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah ! mon frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.

La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie. 225

ORGON.

Dorine. . . Mon beau-frère, attendez, je vous prie :

Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,

Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?

Qu'est-ce qu'on fait céans ? comme est-ce qu'on s'y
[porte ? 230

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,

Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Tartuffe ? Il se porte à merveille,

Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût, 235
Et ne put au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle !

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis. 240

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

La nuit se passa toute entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable, 245
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,

Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt. 250

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,
But à son déjeuner quatre grands coups de vin. 255

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin ;
Et je vais à Madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE V.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous ;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux, 260
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui,
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère, 265
Vous en veniez au point . . . ?

ORGON.

Alte-là, mon beau-frère :
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être. .

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître, 270
Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un homme . . . qui . . . ha ! . . . un homme . . . un
[homme enfin.

Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ; 275
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucieraïis autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentiments humains, mon frère, que voilà ! 280

ORGON.

Ha ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière 285
Par l'ardeur dont au Ciel il poussait sa prière ;
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments ;
Et lorsque je sortais, il me devançait vite,
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite. 290
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,

Et de son indigence, et de ce qu'il était,
 Je lui faisais des dons; mais avec modestie
 Il me voulait toujours en rendre une partie.
 «C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié;
 295 Je ne mérite pas de vous faire pitié;»
 Et quand je refusais de le vouloir reprendre,
 Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
 Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,
 Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer. 300
 Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
 Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
 Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
 Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
 Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle : 305
 Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
 Un rien presque suffit pour le scandaliser;
 Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
 D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
 Et de l'avoir tuée avec trop de colère. 310

CLÉANTE.

Parbleu! vous êtes fou, mon frère, que je croi.
 Avec de tels discours vous moquez-vous de moi?
 Et que prétendez-vous que tout ce badinage...?

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage.
 Vous en êtes un peu dans votre âme entiché; 315
 Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
 Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire:

Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux, 320
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect ni loi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur :
Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves. 325
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ;
Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace. 330
Hé quoi ? vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Égaler l'artifice à la sincérité, 335
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?
Les hommes la plupart sont étrangement faits !
Dans la juste nature on ne les voit jamais ; 340
La raison a pour eux des bornes trop petites ;
En chaque caractère ils passent ses limites ;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère. 345

ORGON.

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère ;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,

Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes. 350

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révé-
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros 355
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux, 360
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré,
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise, 365
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés,
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune, 370
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour,
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment 375
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,

Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré. 380
De ce faux caractère on en voit trop paraître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux :
Regardez Ariston, regardez Périandre, 385
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable; 390
Ils ne censurent point toutes nos actions:
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui, 395
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement, 400
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle: 405
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON.

Je suis votre valet. (Il veut s'en aller.)

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon frère.

Laissons là ce discours. Vous savez que Valère 410
Pour être votre gendre a parole de vous?

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi? 415

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne peut vous empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesses?
Valère sur ce point me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loué!

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

420

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire

Ce que le Ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi: la tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE.

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

425

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon père.

ORGON.

Approchez, j'ai de quoi

Vous parler en secret.

MARIANE.

Que cherchez-vous?

ORGON. Il regarde dans un petit cabinet.

Je voi

Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous entendre;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre. 430
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je suis tort redevable à cet amour de père.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; et pour le mériter, 435
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui, moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez. 440

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux
De le voir par mon choix devenir votre époux.
Eh?

(Mariane se recule avec surprise.)

MARIANE.

Eh?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise? 445

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir par votre choix devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture? 450

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi? vous voulez, mon père...?

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir par votre hymen Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela; 455
Et comme sur vos vœux je...

SCÈNE II.

DORINE, ORGON, MARIANE.

ORGON.

Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard; 460
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc? la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point,
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire. 465

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons!

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur votre père:
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire, 470
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin mon courroux . .

DORINE.

Hé bien ! on vous croit donc, et c'est tant pis pour vous.
Quoi ? se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir . . . ?

ORGON.

Écoutez : 475

Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point ; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot ?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot : 480
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance ?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux ? . . .

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère. 485
Sa misère est sans doute une honnête misère ;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles. 490
Mais mon secours pourra lui donner les moyens

De sortir d'embarras et rentrer dans ses biens :
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme ;
Et tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit ; et cette vanité, 495
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance,
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition. 500
A quoi bon cet orgueil ? . . . Mais ce discours vous blesse :
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui ?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances, 505
Et de cette union prévoir les conséquences ?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu,
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne, 510
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle ;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait 515
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons: 520

Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.

J'avais donné pour vous ma parole à Valère;

Mais outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,

Je le soupçonne encor d'être un peu libertin :

Je ne remarque point qu'il hante les églises. 525

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,

Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.

Enfin avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,

Et c'est une richesse à nulle autre seconde. 530

Cet hymen de tous biens comblera vos désirs,

Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.

Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,

Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles;

A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez, 535

Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais! quels discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,

Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

540

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.
(Elle l'interrompt toujours au moment qu'il se retourne pour parler
à sa fille.)

ORGON.

C'est prendre trop de soin : taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimait. . .

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

545

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point ?

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

550

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés...?

DORINE.

Ah! vous êtes dévot, et vous vous emportez?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolûment je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins. 555

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
(Se retournant vers sa fille.)
A ne m'en point parler, ou...: suffit. Comme sage,
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE.

J'enrage
De ne pouvoir parler.
(Elle se tait lorsqu'il tourne la tête.)

ORGON.

Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte. . .

DORINE.

Oui, c'est un beau museau. 560

ORGON.

Que quand tu n'aurais même aucune sympathie
Pour tous les autres dons. . .

(Il se tourne devant elle, et la regarde les bras croisés.)

DORINE.

La voilà bien lotie!

Si j'étais en sa place, un homme assurément

Ne m'épouserait pas de force impunément;

Et je lui ferais voir bientôt après la fête

565

Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON.

Donc, de ce que je dis on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,

570

Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de lui donner un soufflet, et Dorine, à chaque
coup d'œil qu'il jette, se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein. . .

Croire que le mari . . . que j'ai su vous élire. . .

Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

575

ORGON.

Certes, je t'y guettais.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi!

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, en s'enfuyant.

Je me moquerais fort de prendre un tel époux.
(Il lui veut donner un soufflet et la manque.)

ORGON.

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous, 580
Avec qui sans péché je ne saurais plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre:
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

SCÈNE III.

DORINE, MARIANE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole, 585
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

MARIANE.

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace. 590

MARIANE.

Quoi ?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui,
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui,
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire,
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant, 595
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ? 600

MARIANE.

Ah ! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine ! me dois-tu faire cette demande ?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur,
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur ?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche, 605
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche ?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc ?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et selon l'apparence il vous aime de même ? 610

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble ?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente ?

MARIANE.

De me donner la mort si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien : c'est un recours où je ne songeais pas ; 615
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras ;
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu ! de quelle humeur, Dorine, tu te rends !
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens. 620

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu ? si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère ? 625
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père ?

DORINE.

Mais quoi ? si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé
Et manque à l'union qu'il avait arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée ? 630

MARIANE.

Mais par un haut refus et d'éclatants mépris
Feraï-je dans mon choix voir un cœur épris ?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés... ? 635

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à Monsieur Tartuffe ; et j'aurais, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurais-je à combattre vos vœux ?
Le parti de soi-même est fort avantageux. 640
Monsieur Tartuffe ! oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose ?
Certes Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pié,

Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
 Tout le monde déjà de gloire le couronne; 645
 Il est noble chez lui, bien fait de sa personne;
 Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri:
 Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu! ...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
 Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme! 650

MARIANE.

Ha! cesse, je te prie, un semblable discours,
 Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
 C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
 Voulût-il lui donner un singe pour époux. 655
 Votre sort est fort beau: de quoi vous plaignez-vous?
 Vous irez par le coche en sa petite ville,
 Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
 Et vous vous plairez fort à les entretenir.
 D'abord chez le beau monde on vous fera venir; 660
 Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
 Madame la baillive et Madame l'élue,
 Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
 Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
 Le bal et la grand'bande, à savoir, deux musettes, 665
 Et parfois Fagotin et les marionnettes,
 Si pourtant votre époux..

MARIANE.

Ah ! tu me fais mourir.
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Eh ! Dorine, de grâce...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe. 670

MARIANE.

Ma pauvre fille !

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés...

DORINE.

Point : Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi...

DORINE.

Non, vous serez, ma foi ! tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien ! puisque mon sort ne saurait t'émouvoir, 675
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sais de mes maux l'infailible remède.

(Elle veut s'en aller.)

DORINE.

Hé ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous. 680

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher . . . Mais voici Valère, votre amant.

SCÈNE IV.

VALÈRE, MARIANE, DORINE.

VALÈRE.

On vient de débiter, Madame, une nouvelle 685
Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi ?

VALÈRE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALÈRE.

Votre père, Madame. . .

MARIANE.

A changé de visée :
La chose vient par lui de m'être proposée.

690

VALÈRE.

Quoi ? sérieusement ?

MARIANE.

Oui, sérieusement.
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALÈRE.

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,
Madame ?

MARIANE.

Je ne sais.

VALÈRE.

La réponse est honnête.
Vous ne savez ?

MARIANE.

Non.

VALÈRE.

Non ?

MARIANE.

Que me conseillez-vous ? 695

VALÈRE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez ?

VALÈRE.

Oui.

MARIANE

Tout de bon ?

VALÈRE.

Sans doute :

Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien ! c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

VALÈRE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois. 700

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre âme.

VALÈRE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE.

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALÈRE.

C'est donc ainsi qu'on aime ? Et c'était tromperie 705
Quand vous. . .

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.

Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter

Celui que pour époux on me veut présenter :

Et je déclare, moi, que je prétends le faire,

Puisque vous m'en donnez le conseil salulaire. 710

VALÈRE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions ;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE.

Sans doute ; et votre cœur 715
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE.

Oui, oui, permis à moi ; mais mon âme offensée
Vous préviendra peut-être en un pareil dessein ;
Et je sais où porter et mes vœux et ma main. 720

MARIANE.

Ah ! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALÈRE.

Mon Dieu, laissons là le mérite :
J'en ai fort peu sans doute, et vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi,
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte, 725
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande ; et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE.

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.
 Un cœur qui nous oublie engage notre gloire; 730
 Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins:
 Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
 Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
 De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé. 735

VALÈRE.

Fort bien; et d'un chacun il doit être approuvé.
 Hé quoi? vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
 Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
 Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
 Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas? 740

MARIANE.

Au contraire : pour moi, c'est ce que je souhaite;
 Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

VALÈRE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

C'est assez m'insulter,
 Madame ; et de ce pas je vais vous contenter.
 (Il fait un pas pour s'en aller et revient toujours.)

MARIANE.

Fort bien.

VALÈRE.

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même 745
Qui contraignez mon cœur à cet effort extreme.

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

Et que le dessein que mon âme conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALÈRE.

Suffit: vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALÈRE.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie. 750

MARIANE.

A la bonne heure.

VALÈRE.

Euh?

(Il s'en va ; et lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.)

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALÈRE.

Hé bien ! je poursuis donc mes pas
Adieu, Madame.

MARIANE.

Adieu, Monsieur.

DORINE.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance ;
Et je vous ai laissé tout du long quereller, 755
Pour voir où tout cela pourrait enfin aller.
Holà ! seigneur Valère.
(Elle va l'arrêter par le bras, et lui, fait mine de grande résistance.)

VALÈRE.

Hé ! que veux-tu, Dorine ?

DORINE.

Venez ici.

VALÈRE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALÈRE.

Non, vois-tu ? c'est un point résolu. 760

DORINE.

Ah !

MARIANE.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse,
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE. Elle quitte Valère et court à Mariane.
A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine; en vain tu veux me retenir.

VALÈRE.

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice, 763
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE. Elle quitte Mariane et court à Valère.
Encor? Diantre soit fait de vous si je le veux!
Cessez ce badinage, et venez çà tous deux.
(Elle les tire l'un et l'autre.)

VALÈRE.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE.

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire. 770
Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALÈRE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE.

Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE.

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin 775
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.
Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux ; j'en répons sur ma vie.

MARIANE.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALÈRE.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil? 780

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.
Allons, vous.

VALÈRE, en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main?

DORINE.

Ah! Çà la vôtre.

MARIANE, en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! vite, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALÈRE.

Mais ne faites donc point les choses avec peine, 785
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane tourne l'œil sur Valère et fait un petit souris.)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amants sont bien fous!

VALÈRE.

Ho ça! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et pour ne point mentir, n'êtes-vous pas méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante? 790

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat... ?

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons. 795
Votre père se moque, et ce sont des chansons;
Mais pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé. 800
En attrapant du temps, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout à coup et voudra des délais;
Tantôt vous payerez de présages mauvais:
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse, 805
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse.
Enfin le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui

On ne vous peut lier, que vous ne disiez « oui ».
Mais pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

[810

(A Valère.)

Sortez, et sans tarder employez vos amis,
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu.

VALÈRE, à Mariane.

Quelques efforts que nous préparions tous, 815
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, à Valère.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE.

Que vous me comblez d'aise! Et quoi que puisse oser.. .

DORINE.

Ah ! jamais les amants ne sont las de jaser. 820
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE. Il fait un pas et revient.

Enfin.. .

DORINE.

Quel caquet est le vôtre!
Tirez de cette part ; et vous, tirez de l'autre.
(Les poussant chacun par l'épaule.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre sur l'heure achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête, 825
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête !

DORINE.

De grâce, modérez un tel emportement :
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.
On n'exécute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose. 830

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE.

Ha ! tout doux ! Envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit ; 835
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourrait bien avoir douceur de cœur pour elle.

Plût à Dieu qu'il fût vrai ! la chose serait belle.
 Enfin votre intérêt l'oblige à le mander :
 Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder, 840
 Savoir ses sentiments, et lui faire connaître
 Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
 S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
 Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir ;
 Mais ce valet m'a dit qu'il s'en allait descendre. 845
 Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires,
 Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires. 850
 Sortez.

DAMIS.

Non : je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous.
 (Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.)

SCÈNE II.

TARTUFFE, LAURENT, DORINE.

TARTUFFE, apercevant Dorine.

Laurent, serrez ma haine avec ma discipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers 855
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation et de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire. . .

TARTUFFE. Il tire un mouchoir de sa poche.

Ah ! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurais voir : 860
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression ?
Certes je ne sais pas quelle chaleur vous monte : 865
Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte,

Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie. 870

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE.

Hélas ! très-volontiers.

DORINE, en soi-même.

Comme il se radoucit ! 875
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais par sa toute bonté
Et de l'âme et du corps vous donne la santé, 880

Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment de votre mal vous sentez-vous remise ? 885

ELMIRE.

Fort bien ; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut ;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence. 890

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé,
Et pour la rétablir j'aurais donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés. 895

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même, et sans doute il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous : 900
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi pour grâce singulière 905
Que montrer à vos yeux mon âme toute entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne, 910
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE. Il lui serre le bout des doigts.
Oui, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf ! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.
De vous faire autre mal je n'eus jamais dessein, 915
Et j'aurais bien plutôt . . .
(Il lui met la main sur le genou.)

ELMIRE.

Que fait là votre main ?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah ! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.
(Elle recule sa chaise, et Tartuffe rapproche la sienne.)

TARTUFFE.

Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage est merveilleux !
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux ; 920
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai, dites-moi ?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots ; mais, Madame, à vrai dire, 925
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire ;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre. 930

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles ;
Nos sens facilement peuvent être charmés 935
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles :
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés, 940
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète 945
Ne fût du noir esprit une surprise adroite ;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable, 950
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande ;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté, 955
Et rien des vains efforts de mon infirmité ;

En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude,
De vous dépend ma peine ou ma béatitude,
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous plaît. 960

ELMIRE.

La déclaration est tout à fait galante,
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme . . . 965

TARTUFFE.

Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme ;
Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange ;
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange ; 970
Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine ;
De vos regards divins l'ineffable douceur 975
Força la résistance où s'obstinait mon cœur ;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,
Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix. 980
Que si vous contemplez d'une âme un peu bénigne
Les tribulations de votre esclave indigne,
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler
Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,

J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille, 985
 Une dévotion à nulle autre pareille.
 Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
 Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
 Tous ces galants de cour, dont les femmes sont folles,
 Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles,
 De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ; [990
 Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
 Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
 Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
 Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret, 995
 Avec qui pour toujours on est sûr du secret :
 Le soin que nous prenons de notre renommée
 Répond de toute chose à la personne aimée,
 Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
 De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur. 1000

ELMIRE.

Je vous écoute dire, et votre rhétorique
 En termes assez forts à mon âme s'explique.
 N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
 A dire à mon mari cette galante ardeur,
 Et que le prompt avis d'un amour de la sorte 1005
 Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
 Et que vous ferez grâce à ma témérité,
 Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse
 Des violents transports d'un amour qui vous blesse, 1010
 Et considérerez, en regardant votre air,
 Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendraient cela d'autre façon peut-être ;
 Mais ma discrétion se veut faire paraître.
 Je ne redirai point l'affaire à mon époux ; 1015
 Mais je veux en revanche une chose de vous :
 C'est de presser tout franc et sans nulle chicane
 L'union de Valère avecque Mariane,
 De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
 Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir, 1020
 Et . . .

SCÈNE IV.

DAMIS, ELMIRE, TARTUFFE.

DAMIS, sortant du petit cabinet où il s'était retiré.

Non, Madame, non : ceci doit se répandre.
 J'étais en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre ;
 Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit
 Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
 Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance 1025
 De son hypocrisie et de son insolence,
 A détromper mon père, et lui mettre en plein jour
 L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis : il suffit qu'il se rende plus sage,
 Et tâche à mériter la grâce où je m'engage. 1030
 Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
 Ce n'est point mon humeur de faire des éclats :
 Une femme se rit de sottises pareilles,
 Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi, 1035
 Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.
 Le vouloir épargner est une raillerie ;
 Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
 N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
 Et que trop excité de désordre chez nous. 1040
 Le fourbe trop longtemps a gouverné mon père,
 Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
 Il faut que du perfide il soit désabusé,
 Et le Ciel pour cela m'offre un moyen aisé.
 De cette occasion je lui suis redevable, 1045
 Et pour la négliger, elle est trop favorable :
 Ce serait mériter qu'il me la vînt ravir
 Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis. . .

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
 Mon âme est maintenant au comble de sa joie ; 1050
 Et vos discours en vain prétendent m'obliger
 A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
 Sans aller plus avant, je vais vuider d'affaire ;
 Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCÈNE V.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon père, votre abord 1055
 D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.

Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et Monsieur d'un beau prix reconnaît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer ; 1060
Et je l'ai surpris là qui faisait à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Voulait à toute force en garder le secret ;
Mais je ne puis flatter une telle impudence, 1065
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos,
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre : 1070
Ce sont mes sentiments ; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avais eu sur vous quelque crédit.

SCÈNE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel ! est-il croyable ?

TARTUFFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité, 1075
Le plus grand scélérat qui jamais ait été ;
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures ;

Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
 Me veut mortifier en cette occasion. 1080
 De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
 Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
 Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
 Et comme un criminel chassez-moi de chez vous :
 Je ne saurais avoir tant de honte en partage, 1085
 Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, à son fils.

Ah ! traître, oses-tu bien par cette fausseté
 Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS.

Quoi ? la feinte douceur de cette âme hypocrite
 Vous fera démentir... ?

ORGON.

Tais-toi, peste maudite. 1090

TARTUFFE.

Ah ! laissez-le parler : vous l'accusez à tort,
 Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
 Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable ?
 Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
 Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur ? 1095
 Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
 Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence,
 Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense ;
 Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
 Mais la vérité pure est que je ne vaux rien. 1100

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez : traitez-moi de perfide,

D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;
 Accablez-moi de noms encor plus détestés :
 Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
 Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie, 1105
 Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(A Tartuffe.)

(A son fils.)

Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
 Traître ?

DAMIS.

Quoi ? ses discours vous séduiront au point. . .

ORGON.

(A Tartuffe.)

Tais-toi, pendard. Mon frère, eh ! levez-vous, de grâce !

(A son fils.)

Infâme !

DAMIS.

Il peut. . .

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage ! Quoi ? je passe. . . 1110

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
 J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure,
 Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON.

(A son fils.)

Ingrat !

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux, 1115
Vous demander sa grâce...

ORGON, à Tartuffe.

Hélas ! vous moquez-vous ?

(A son fils.)

Coquin ! vois sa bonté.

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi ? je...

ORGON.

Paix, dis-je.

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige :
Vous le haïssez tous ; et je vois aujourd'hui
Femme, enfants et valets déchaînés contre lui ; 1120
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage.
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir ;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille, 1125
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger ?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah ! je vous brave tous, et vous ferai connaître

Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître. 1130
Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moi ? de ce coquin, qui, par ses impostures...

ORGON.

Ah ! tu résistes, gueux, et lui dis des injures ?

(A Tartuffe.)

Un bâton ! un bâton ! Ne me retenez pas. 1135

(A son fils.)

Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir ont n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai ; mais...

ORGON.

Vite quittons la place.

Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne de plus ma malédiction. 1140

SCÈNE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne !

TARTUFFE.

O Ciel, pardonne-lui la douleur qu'il me donne !

(A Orgon.)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas !

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude 1145
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON.

(Il court tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.)
Coquin ! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place. 1150
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment ? vous moquez-vous ?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voi 1155
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe ? Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute ;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés. 1160

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah ! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez : il y va de ma vie. 1165

TARTUFFE.

Hé bien ! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah !

TARTUFFE.

Soit : n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage. 1170
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie,

Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
 Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous, 1175
 Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous,
 Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
 Vous faire de mon bien donation entière.
 Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
 M'est bien plus cher que fils, que femme, et que parents.
 N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ? [1180

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme ! Allons vite en dresser un écrit,
 Et que puisse l'envie en crever de dépit !

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire,
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire; [1185
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose. 1190
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé:
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé, 1195
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise;
Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout. 1200
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE.

Hélas ! je le voudrais, quant à moi, de bon cœur :
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur ;

Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme, 1205
 Et voudrais le servir du meilleur de mon âme ;
 Mais l'intérêt du Ciel n'y saurait consentir,
 Et s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
 Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
 Le commerce entre nous porterait du scandale : 1210
 Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croirait !
 A pure politique on me l'imputerait ;
 Et l'on dirait partout que, me sentant coupable,
 Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable,
 Que mon cœur l'appréhende et veut le ménager, 1215
 Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
 Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
 Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous ?
 Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous ? 1220
 Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances ;
 Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses ;
 Et ne regardez point aux jugements humains,
 Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
 Quoi ? le faible intérêt de ce qu'on pourra croire 1225
 D'une bonne action empêchera la gloire ?
 Non, non : faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
 Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
 Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne ; 1230
 Mais après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
 Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
 A ce qu'un pur caprice à son père conseille,
 Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien 1235
 Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

TARTUFFE.

Ceux qui me connaîtront n'auront pas la pensée
 Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
 Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
 De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ; 1240
 Et si je me résous à recevoir du père
 Cette donation qu'il a voulu me faire,
 Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
 Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains,
 Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage, 1245
 En fassent dans le monde un criminel usage,
 Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
 Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain.

CLÉANTE.

Hé, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
 Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes ; 1250
 Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
 Qu'il soit à ses périls possesseur de son bien ;
 Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
 Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
 J'admire seulement que sans confusion 1255
 Vous en ayez souffert la proposition ;
 Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
 Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
 Et s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis

Un invincible obstacle à vivre avec Damis, 1260
 Ne vaudrait-il pas mieux qu'en personne discrète
 Vous fissiez de céans une honnête retraite,
 Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
 Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison ?
 Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie, 1265
 Monsieur . . .

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures et demie :
 Certain devoir pieux me demande là-haut,
 Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

CLÉANTE.

Ah !

SCÈNE II.

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLÉANTE.

DORINE.

De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
 Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle ; 1270
 Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
 La fait, à tous moments, entrer en désespoir.
 Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
 Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
 Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés. 1275

SCÈNE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ha ! je me réjouis de vous voir assemblés :

(A Mariane.)

Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, à genoux.

Mon père, au nom du Ciel, qui connaît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur, 1280
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance ;
Ne me réduisez point par cette dure loi
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi,
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée, 1285
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre, 1290
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON, se sentant attendrir.

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine ;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien, 1295
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien :

J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne ;
 Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
 Et souffrez qu'un convent dans les austérités
 Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés. 1300

ORGON.

Ah ! voilà justement de mes religieuses,
 Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !
 Debout ! Plus votre cœur répugne à l'accepter,
 Plus ce sera pour vous matière à mériter :
 Mortifiez vos sens avec ce mariage, 1305
 Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi . . . ?

ORGON.

Taisez-vous, vous ; parlez à votre écot :
 Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde . . .

ORGON.

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde, 1310
 Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas ;
 Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, à son mari.

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire,
 Et votre aveuglement fait que je vous admire :
 C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui, 1315
 Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences :
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances,
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer ; 1320
Vous étiez trop tranquille enfin pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche 1325
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche ?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement ;
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages 1330
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens :
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur 1335
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin je sais l'affaire et ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette faiblesse étrange.
Mais que me répondrait votre incrédulité
Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité ? 1340

ORGON.

Voir ?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi ? si je trouvais manière
De vous le faire voir avec pleine lumière ?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme ! Au moins répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre, 1345
On vous fît clairement tout voir et tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORGON.

En ce cas, je dirais que . . . Je ne dirais rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture. 1350
- Il faut que par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit : je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE.

Faites-le-moi venir.

DORINE.

Son esprit est rusé, 1355
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE.

Non : on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
(Parlant à Cléante et à Mariane.)
Faites-le-moi descendre. Et vous, retirez-vous.

SCÈNE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, et vous mettez dessous. 1360

ORGON.

Comment ?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE.

Ah, mon Dieu ! laissez faire :
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je ; et quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende. 1365

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

(A son mari qui est sous la table.)

Au moins, je vais toucher une étrange matière :

Ne vous scandalisez en aucune manière. 1370

Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis,

Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.

Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,

Faire poser le masque à cette âme hypocrite,

Flatter de son amour les désirs effrontés, 1375

Et donner un champ libre à ses témérités.

Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,

Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,

J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,

Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez. 1380

C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,

Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée

D'épargner votre femme, et de ne m'exposer

Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser :

Ce sont vos intérêts; vous en serez le maître, 1385

Et . . . L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paraître.

SCÈNE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.

Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,

Et regardez partout de crainte de surprise. 1390
 Une affaire pareille à celle de tantôt
 N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
 Jamais il ne s'est vu de surprise de même;
 Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême,
 Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts 1395
 Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
 Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
 Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
 Mais par là, grâce au Ciel, tout a bien mieux été,
 Et les choses en sont dans plus de sûreté. 1400
 L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
 Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
 Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
 Il veut que nous soyons ensemble à tous moments,
 Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée, 1405
 Me trouver ici seule avec vous enfermée,
 Et ce qui m'autorise à vous ouvrir mon cœur
 Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
 Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style. 1410

ELMIRE.

Ah ! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
 Que le cœur d'une femme est mal connu de vous !
 Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre
 Lorsque si faiblement on le voit se défendre !
 Toujours notre pudeur combat dans ces moments 1415
 Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
 Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,

On trouve à l'avouer toujours un peu de honte;
 On s'en défend d'abord; mais de l'air qu'on s'y prend,
 On fait connaître assez que notre cœur se rend, 1420
 Qu'à nos vœux par honneur notre bouche s'oppose,
 Et que de tels refus promettent toute chose.
 C'est vous faire sans doute un assez libre aveu,
 Et sur notre pudeur me ménager bien peu;
 Mais puisque la parole enfin en est lâchée, 1425
 A retenir Damis me serais-je attachée,
 Aurais-je, je vous prie, avec tant de douceur
 Écouté tout au long l'offre de votre cœur,
 Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
 Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire? 1430
 Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
 A refuser l'hymen qu'on venait d'annoncer,
 Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
 Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
 Et l'ennui qu'on aurait que ce nœud qu'on résout 1435
 Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'est sans doute, Madame, une douceur extrême
 Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime:
 Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
 Une suavité qu'on ne goûta jamais. 1440
 Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
 Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude;
 Mais ce cœur vous demande ici la liberté
 D'oser douter un peu de sa félicité.
 Je puis croire ces mots un artifice honnête 445
 Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
 Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,

Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire, 1450
Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE. Elle tousse pour avertir son mari.

Quoi? vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux; 1455
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous,
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer. 1460
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame, 1465
Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire! 1470
Quoi? de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,

De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi par vos efforts pressants 1475
Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez? 1480

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes yeux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,
Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur!

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules, 1485
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements;
(C'est un scélérat qui parle.)

Mais on trouve avec lui des accommodements;
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience, 1490
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, n'ayez point d'effroi: 1495

Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi.
Vous toussiez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute; et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien. 1500

TARTUFFE.

Cela certe est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin votre scrupule est facile à détruire:
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait;
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense, 1505
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

ELMIRE, après avoir encore toussé.

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre. 1510
Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;

Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
 Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
 Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
 Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens. [1515
 Si ce consentement porte en soi quelque offense,
 Tant pis pour qui me force à cette violence;
 La faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge; et la chose de soi . . . 1520

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
 Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
 C'est un homme, entre nous, à mener par le nez ;
 De tous nos entretiens il est pour faire gloire, 1525
 Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe : sortez, je vous prie, un moment,
 Et partout là dehors voyez exactement.

SCÈNE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON, sortant de dessous la table.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !
 Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi ? vous sortez sitôt ? vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps ;
Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer. 1535

ELMIRE.

Mon Dieu ! l'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez point, de peur de vous méprendre.
(Elle fait mettre son mari derrière elle.)

SCÈNE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

Tout conspire, Madame, à mon contentement :
J'ai visité de l'œil tout cet appartement ; 1540
Personne ne s'y trouve ; et mon âme ravie. . .

ORGON, en l'arrêtant.

Tout doux ! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah ! ah ! l'homme de bien, vous m'en voulez donner !
Comme aux tentations s'abandonne votre âme ! 1545
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme !
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,
Et je croyais toujours qu'on changerait de ton ;

Mais c'est assez avant pousser le témoignage :
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage. 1550

ELMIRE, à Tartuffe.

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci ;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE.

Quoi ? vous croyez... ?

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein...

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison : 1555
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :
La maison m'appartient, je le ferai connaître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours, 1560
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure,
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCÈNE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage ? et qu'est-ce qu'il veut dire ? 1565

ORGON.

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation...

ORGON.

Oui, c'est une affaire faite.
Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète. 1570

ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir ?

ORGON.

Las ! que sais-je ?

CLÉANTE.

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble

Les choses qu'on peut faire en cet événement. 1575

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement ;

Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉANTE.

Cette cassette est donc un important mystère ?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,

Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains :

Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire ; [1580

Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,

Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience : 1585
J'allai droit à mon traître en faire confidence ;
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête, 1590
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des serments contre la vérité.

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence ;
Et la donation, et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment, 1595
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages ;
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux. 1600

ORGON.

Quoi ? sous un beau semblant de ferveur si touchante
Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
Et moi qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien :
J'en aurai désormais une horreur effroyable, 1605
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Hé bien ! ne voilà pas de vos emportements !

Vous ne gardez en rien les doux tempéraments ;
 Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,
 Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre. 1610
 Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
 Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
 Mais pour vous corriger, quelle raison demande
 Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
 Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien 1615
 Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
 Quoi ? parce qu'un fripon vous dupe avec audace
 Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
 Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
 Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ? 1620
 Laissez aux libertins ces sottes conséquences ;
 Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
 Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
 Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut :
 Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture, 1625
 Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure ;
 Et s'il vous faut tomber dans une extrémité,
 Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCÈNE II.

DAMIS, ORGON, CLÉANTE.

DAMIS.

Quoi ? mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace ?
 Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface, 1630
 Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
 Se fait de vos bontés des armes contre vous ?

ORGON.

Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs nompareilles.

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles :
Contre son insolence on ne doit point gauchir ; 1635
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir,
Et pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants :
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps 1640
Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCÈNE III.

MADAME PERNELLE, MARIANE, ELMIRE, DORINE,
DAMIS, ORGON, CLÉANTE.

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère, 1645
Je le loge, et le tiens comme mon propre frère ;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé ;
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai ;
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme, 1650

Et non content encor de ces lâches essais,
 Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
 Et veut, à ma ruine, user des avantages
 Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
 Me chasser de mes biens, où je l'ai transféré, 1655
 Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme !

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
 Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment ?

MADAME PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours, 1660
 Ma mère ?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
 Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit :
 La vertu dans le monde est toujours poursuivie ; 1665
 Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE.

Des esprits médisants la malice est extrême.

1670

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous di
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu : faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre ?

1675

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu, le plus souvent l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

1680

ORGON.

J'enrage.

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme?

MADAME PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes; 1685
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé, diantre! le moyen de m'en assurer mieux?
Je devais donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise; 1690
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

DORINE.

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas: 1695
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des moments en bagatelles pures,

Qu'il faudrait employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi ? son effronterie irait jusqu'à ce point ? 1700

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE.

Ne vous y fiez pas : il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts ;
Et sur moins que cela, le poids d'une cabale 1705
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORGON.

Il est vrai ; mais qu'y faire ? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentiments je n'ai pas été maître. 1710

CLÉANTE.

Je voudrais, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avais su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurais pas donné matière à tant d'alarmes,
Et mes...

ORGON.

Que veut cet homme ? Allez tôt le savoir. 1715
Je suis bien en état que l'on me vienne voir !

SCÈNE IV.

MONSIEUR LOYAL, MADAME PERNELLE, ORGON,
DAMIS, MARIANE, DORINE, ELMIRE, CLÉANTE.

MONSIEUR LOYAL.

Bonjour, ma chère sœur; faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun. 1720
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaîse;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

MONSIEUR LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE.

C'est un homme qui vient, avec douce manière, 1725
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous raccommoder il vient ici peut-être :
Quels sentiments aurai-je à lui faire paraître ? 1730

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater ;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire !

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement, 1735
Et présage déjà quelque accommodement.

MONSIEUR LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étais serviteur de monsieur votre père.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connaître ou savoir votre nom. 1740

MONSIEUR LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grâce au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur ;
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence, 1745
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON.

Quoi ? vous êtes ici... ?

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, sans passion :

Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuidier d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres, 1750
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est...

ORGON.

Moi, sortir de céans ?

MONSIEUR LOYAL.

Oui, Monsieur s'il vous plaît.

La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur, 1755
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur :
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes cette impudence est grande, et je l'admire.

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous ;
C'est à Monsieur : il est et raisonnable et doux, 1760
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais...

MONSIEUR LOYAL.

Oui, Monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,

Et que vous souffrirez, en honnête personne, 1765
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

MONSIEUR LOYAL.

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurais regret d'être obligé d'écrire, 1770
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE.

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal !

MONSIEUR LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir, 1775
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auraient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux ?

MONSIEUR LOYAL.

On vous donne du temps, 1780
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.

Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
 Avant que se coucher, les clefs de votre porte. 1785
 J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
 Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
 Mais demain, du matin, il vous faut être habile
 A vuidier de céans jusqu'au moindre ustensile : 1790
 Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts,
 Pour vous faire service à tout mettre dehors.
 On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense ;
 Et comme je vous traite avec grande indulgence,
 Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien, 1795
 Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON.

Du meilleur de mon cœur je donnerais sur l'heure
 Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
 Et pouvoir, à plaisir, sur ce mufle assener
 Le plus grand coup de poing qui se puisse donner. 1800

CLÉANTE.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
 J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
 Quelques coups de bâton ne vous siéraient pas mal.

MONSIEUR LOYAL.

On pourrait bien punir ces paroles infâmes, 1805
 Mamie, et l'on décrète aussi contre les femmes.

CLÉANTE.

Finissons tout cela, Monsieur : c'en est assez ;
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie !

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie ! 1810

SCÈNE V.

ORGON, CLÉANTE, MARIANE, ELMIRE,
MADAME PERNELLE, DORINE, DAMIS.

ORGON.

Hé bien, vous le voyez, ma mère, si j'ai droit,
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit :
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues ?

MADAME PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, et je tombe des nues !

DORINE.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez, 1815
Et ses pieux desseins par là sont confirmés :
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme ;
Il sait que très-souvent les biens corrompent l'homme,
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver. 1820

ORGON.

Taisez vous : c'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat ;
Et sa déloyauté va paraître trop noire, 1825
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ORGON, CLÉANTE, ELMIRE,
MARIANE, ETC.

VALÈRE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger ;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié forte tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre, 1830
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer 1835
Depuis une heure au Prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret. 1840
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne ;
Mais un ordre est donné contre votre personne ;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés ; et c'est par où le traître 1845
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal !

VALÈRE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte. 1850
Ne perdons point de temps : le trait est foudroyant,
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las ! que ne dois-je point à vos soins obligeants ! 1855
Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps ;
Et je demande au Ciel de m'être assez propice,
Pour reconnaître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres...

CLÉANTE.

Allez tôt :

Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut. 1860

SCÈNE DERNIÈRE

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALÈRE, ORGON, ELMIRE,
 MARIANE, ETC.

TARTUFFE.

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vite :
 Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte,
 Et de la part du Prince on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier ;
 C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies, 1865
 Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
 Et je suis pour le Ciel appris à tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du Ciel l'infâme impudemment se joue ! 1870

TARTUFFE.

Tous vos emportements ne sauraient m'émouvoir,
 Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre.
 Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne saurait être que glorieux, 1875
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable ?

TARTUFFE.

Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir ;
Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir ; 1880
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnaissance,
Et je sacrifierais à de si puissants nœuds
Ami, femme, parents, et moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur !

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse manière, 1885
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère !

CLÉANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que pour paraître il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre, 1890
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venait de vous faire ;
Mais le voulant traiter en coupable aujourd'hui, 1895
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui ?

TARTUFFE, à l'Exempt.

Délivrez-moi, Monsieur, de la criallerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer sans doute à l'accomplir :
Votre bouche à propos m'invite à le remplir ; 1900
Et pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui ? moi, Monsieur ?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison ?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude. 1905
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue ; 1910
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle ;
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur 1915
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.

Celui-ci n'était pas pour le pouvoir surprendre,
 Et de pièges plus fins on le voit se défendre.
 D'abord il a percé, par ses vives clartés,
 Des replis de son cœur toutes les lâchetés. 1920
 Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
 Et par un juste trait de l'équité suprême,
 S'est découvert au Prince un fourbe renommé,
 Dont sous un autre nom il était informé ;
 Et c'est un long détail d'actions toutes noires
 Dont on pourrait former des volumes d'histoires. 1925
 Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
 Sa lâche ingratitude et sa déloyauté ;
 A ses autres horreurs il a joint cette suite,
 Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite 1930
 Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
 Et vous faire par lui faire raison de tout.
 Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
 Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
 D'un souverain pouvoir, il brise les liens 1935
 Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
 Et vous pardonne enfin cette offense secrète
 Où vous a d'un ami fait tomber la retraite ;
 Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
 On vous vit témoigner en appuyant ses droits, 1940
 Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y
 [pense,
 D'une bonne action verser la récompense,
 Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,
 Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE,

Que le Ciel soit loué !

MADAME PERNELLE.

Maintenant je respire.

1945

ELMIRE.

Favorable succès !

MARIANE.

Qui l'aurait osé dire ?

ORGON, à Tartuffe.

Hé bien ! te voilà, traître . . .

CLÉANTE.

Ah ! mon frère, arrêtez,

Et ne descendez point à des indignités ;

A son mauvais destin laissez un misérable,

Et ne vous joignez point au remords qui l'accable : 1950

Souhaitez bien plutôt que son cœur en ce jour

Au sein de la vertu fasse un heureux retour,

Qu'il corrige sa vie en détestant son vice

Et puisse du grand Prince adoucir la justice,

Tandis qu'à sa bonté vous irez à genoux

1955

Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit : allons à ses pieds avec joie

Nous louer des bontés que son cœur nous déploie.

Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,

Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir, 1960

Et par un doux hymen couronner en Valère

La flamme d'un amant généreux et sincère.

NOTES.

PREFACE.

Page 3. The Preface appeared at the head of the first printed edition of *Tartuffe* in March 1669. All three of the *Placets* precede it therefore in point of time, but the order in which these documents are printed here is that which has been traditional since the second edition of the play published in June of the same year.

Page 4. — 1. *j'ai eu beau la soumettre, it was in vain that I submitted it.*

lumières, judgment.

7. *profitable, edifying.*

15. *ils préviennent, they prejudice.*

Page 5. — 20. The society meant is the *Confrérie de la Passion* organized in 1402 for the purpose of representing mystery plays. They had bought the *Hôtel de Bourgogne* in 1548, but in the same year they were definitely forbidden to continue their former representations, so that this date marks the end of the medieval religious drama. They finally rented their theater to a professional troupe, which became the actors of the *Hôtel de Bourgogne*, one of the two rivals of Molière's troupe. From these facts it appears that Molière's statement that the *Hôtel de Bourgogne* was set apart "to play the important mysteries of our faith" is not exact.

25. Molière without doubt refers to Maître Jehan Michel, author of a *Mystère de la Résurrection*. He was a physician commonly confused with another Jehan Michel, a bishop, and hence Molière's description of him as a *docteur de la Sorbonne*. The word *comédie* is used in the meaning of drama, common in the XVII century.

27. Corneille's *Polyeucte* (1643) and *Théodore, vierge et martyre*, (1645) are meant.

Page 6. — 18. The reference is to Pascal's *Lettres Provinciales*; cp. p. vi and ll. 1248, 1492 and 1592.

32. *ne . . . pas . . . aussi* = *ne . . . pas . . . non plus*.

Page 7. — 12. *de ne se pas entendre*, cp. l. 950.

25. Aristotle's *Poetics*, the accepted code of dramatic composition.

Page 9. — 3. Pliny relates in book XXIX of his *Natural History* that when the Romans exiled the Greeks from Italy the physicians were particularly mentioned in the decree.

4. An allusion to the sentence and execution of Socrates.

5. *ne . . . point aussi* = *ne . . . point non plus*.

Page 10. — 20. This *grand prince* was the Great Condé under whose protection the play was performed on November 29, 1664, at the Château de Raincy.

22. The title of an Italian comedy of exceedingly coarse and vulgar tone.

THE FIRST PLACET.

Page 11. *Placet* is derived from the Latin *PLACET* = *it pleases*, the opening formula of the answer to a petition. For the date of the *First Placet* cp. *Introduction*, p. xi.

3. *dans l'emploi où je me trouve*, *in my position as a comic author*.

Page 12. — 9. *par l'endroit seul que vous êtes prenable*, nowadays *par lequel vous êtes . . .* cp. l. 1419.

24. *Monsieur le Légat* is Chigi, the nephew of the Pope; cp. *Introduction*, p. x.

28. The book meant is entitled *Le Roi glorieux au monde* and its author was Pierre Roullé, cp. *Introduction*, p. x.

Page 13. — 1. *sans l'avoir vue*, cp. l. 82.

4. *d'un supplice exemplaire*. Pierre Roullé recommended that Molière should be publicly burned at the stake.

THE SECOND PLACET.

Page 14. For the date of the *Second Placet* cp. *Introduction*, p. xiii.

7. The reference is to the order of M. de Lamoignon, absolutely forbidding all further representations of the play.

Page 15. — 27. Cp. the end of the Preface, p. 10.

Page 16. — 3. As a matter of fact Molière's theater remained closed for several weeks; cp. p. xiv.

THE THIRD PLACET.

15. This physician was M. de Mauvillain. The favor asked for was an ecclesiastical position for his son. Molière was already sick when he presented this *third Placet* to the King on February 5, 1669. He died four years later on February 17, 1673.

Page 17. — 1. Molière refers here to his many criticisms against the medical practice of the time, notably in *Le Médecin Volant*, *L'Amour Médecin* and *Le Médecin Malgré Lui*.

LE TARTUFFE.

ACTEURS.

Acteurs is the usual title in the XVII century of the lists of *dramatis personae*. Molière uses *personnages* but very rarely.

Mme. Pernelle is a contraction of *péronnelle* = a silly, talkative woman, a gossip, a diminutive of *Pierre* = *Petrus*. *Petronella* was already a common late Latin name. The French name occurs in literature as early as the XIII century and its ordinary meaning is probably derived from the nature of the characters to whom it was commonly applied there.

Orgon is of unknown origin.

Elmire, Damis, Mariane, Valère, Cléante, Dorine, all names of the comedy of the time. Molière makes frequent use of the last two; *Valère* is always a lover, and *Cléante* represents a refined and educated courtier.

Tartuffe. The origin of this name is unknown, but it appears to be related to Old French *trufe* meaning *deception*. Derivatives of this word in Old French are *trufer*, *truseur*, *trufateur*, etc. Most probably, however, Molière took the form of the name from the Italian, as he had done in the case of *Sganarelle*, though neither appellation has thus far been found in Italian lists of names. Lorenzo Lippi, an Italian who died in 1664, had written a comic poem in which he uses the word *tartufo* (ordinarily *truffle*) with the meaning of *scoundrel*, and this composition, though printed only in 1688, was known in France much before that date.

Flipote is a popular contraction of *Philippote*. A woman by this name was a member of Molière's troupe at this time.

ACT I. SCENE I.

4. **ce sont toutes façons** = *ce sont toutes des façons*, all this is *affectation*. The partitive article, unknown in Old French, had come into more or less regular use since the XV century. Yet as late as the XVII century it is not infrequently absent as in the present instance.

5. Translate on by *we*.

7. **c'est que**, *it is because*; — **ménage**, *doings*.

10. **leçons**, *counsels, instructions*.

12. **la cour du roi Pétaut**, ordinarily *Pétaud*. Molière writes the word with a *t* on account of the rime. The phrase is part of the proverb "*c'est la cour du roi Pétaud où tout le monde est maître*." It is used in the *Satire Ménippée* (1594) as the name of a meeting in which every one speaks at the same time. The origin of the word is not clear. It has been suggested that *Pétaud* is a French orthography of the Latin PETO = *I beg*, and that King *Pétaud* is the king of the beggars, formed in the Middle Ages into a sort of guild. Having no property he had no power, and was therefore forced to accept the advice of everybody around him. However, this explanation is most probably false.

13. **mamie** really *m'amie*, *my dear*; a remnant of the period when *ma* and not *mon* was still customary before feminine nouns beginning with a vowel.

une fille suivante, *a servant girl*.

14. **un peu trop forte en gueule**, *rather hard in the mouth*, i. e. *rather fresh with your tongue*, not a very elegant expression, which, however, in Molière's time did not yet have its present coarse coloring.

15. **se mêler de q.ch.**, *to take upon oneself*. — **sur tout** belongs syntactically after **avis**.

16. **un sot en trois lettres**, an imitation of the Latin expression, TRIUM LITTERARUM HOMO i. e. FUR, *a thief*, which occurs in Plautus, *Aulularia* 2, 4, 47, the play which forms the basis of the *Avare*. The phrase emphasizes the insult.

17. **qui vous le dis** belongs logically after **grand'mère**. This

latter word has its apostrophe, like many other similar compounds, through a grammatical error. The adjective *grand* had no distinctive feminine form in Old French, but was given such an ending by analogy with the adjectives of the type *bon, bonne*. When this new form was fully established, *grand'mère*, and the like were no longer felt as compound words and escaped the influence. In the XVI century, however, the grammarians thought the *e* of *grande* had dropped out, and they introduced the apostrophe; cp. *grand'bande* l. 665.

19. *un méchant garnement, a worthless scamp.*

21. *sa sœur, you, his sister. — faites, act.*

22. *vous n'y touchez pas, you are innocence itself; cp. the expression Sainte Nitouche, = a woman who affects an air of innocence.*

24. *sous chape, on the sly. The chape or cape was a large cloak. — mener un train, to set a pace, to live at a rate.*

25. *qu'il ne vous en déplaît, with all due respect to you.*

27. *mettre aux yeux now mettre sous les yeux.*

28. *en usait, used to behave.*

29. *état, manner of living. The word may also mean more specifically manner of dressing, as in où pouvez-vous prendre de quoi entretenir l'état que vous portez, Avare 1-5.*

30. *ainsi que = comme (antiquated).*

35. *si j'étais de mon fils, if I were in my son's place.*

38. *ne se doivent point suivre. In the XVII century when an infinitive without preposition followed another verb in the indicative, the object pronoun of the former, contrary to modern usage, preceded almost always the finite verb. This habit has been preserved to the present time in the cases of the verbs voir, entendre, envoyer, sentir, laisser, faire. Se suivre should be translated as a passive.*

40. *je ne mâche point, I don't mince.*

41. *Damis shows his contempt for Tartuffe by the use of votre before the name, which conveys the idea of "he is your friend, not mine."*

42. *un homme de bien, a good man.*

44. *querellé, criticised.*

45. *un cagot de critique, a miserable critic.*

46. *céans*, an old French adverb very frequent in Molière, but now obsolete meaning *ici dedans* = *in here*, i.e. *in this house, in this place*.

50. *qu'on ne fasse des crimes* = *sans qu'on fasse, sans faire des crimes*.

58. *sur* = *à propos de*; — *à tous coups*, *constantly*.

59. *j'en prévois une suite*, *I am sure something will happen*.

ce pied plat, *this vulgar fellow*. In the XVII century the nobility wore shoes with red heels, while those of the working classes and the bourgeois had flat soles; hence the insulting meaning of this expression.

60. *que j'en vienne à quelque grand éclat*, *that I must come to an open quarrel*.

61. *aussi*, *besides*.

65. *en vienne jusque-là que de* = *en vienne au point de*. Cf. l. 308. — *se méconnaître*, *to forget himself*.

66. *merci de ma vie* is elliptical for *faites-moi, mon Dieu, grâce pour ma vie*, i.e. *Dieu me sauve*. The opposite *mort de ma vie* or *Dieu me damne* would be misplaced in the mouth of the pious Mme. Pernelle.

70. *tout son fait* = *tout ce qu'il dit ou fait*, *all his doings*.

72. *à son Laurent*. The possessive adjective has here the same contemptuous force as in l. 41.

76. *à cause que* = *parce que*. — *vos vérités*, the truth you ought to hear.

78. *et* very frequently in Molière has the meaning of *car, en effet* and should be so translated. Other instances have not been especially pointed out in the notes.

80. *qu'aucun hante céans*, *that anyone comes here*; *hanter* is here used absolutely = *to make frequent visits*. Cp. ll. 87 and 525 for a different shade of meaning.

82. *pour en faire*. The subject of *faire* is *il* i.e. *Tartuffe* = *that he should make*. In Old French an infinitive clause could be used whose implied subject had no relation either to the subject or to the object of the principal verb, as is the case here. When such an infinitive is governed by *à* or *de* (cp. ll. 1867 and 1017), this construction is now obsolete, but with other prepositions, such as *pour, sans* and others, it may be found to the present day. In all such cases the context will suggest the proper subject.

83. *que je m'explique entre nous*, *that I give you my real opinion.*

87. *que vous hantez*, *that you associate with, frequent*; cf. l. 80.

90. *un éclat fâcheux*, *an unpleasant show.*

95. *où* = *dans lesquels* (i.e. *discours*), *in which one may be discussed.*

97. *quand même on pourrait*, the concessive equivalent of *si l'on pouvait*, *even though one might.*

106. *médire sur* now *médire de*.

108. *l'apparente lueur*, *the first evidence.*

110. *qu'ils veulent qu'on y croie*, *which they wish one to attach to it.*

111-112. *ils pensent autoriser leurs actions des* (nowadays *par, avec les, au moyen des*) *actions d'autrui.*

114. *qu'ils ont*, *which they are carrying on*; *donner* is still dependent upon *pensent* as well as *faire* in the following line.

115. *quelques traits partagés*, *some points shared with others.*

117. *ne font rien à l'affaire*, *have nothing to do with the case.*

118. *Orante*, a woman of the neighborhood not mentioned before, is the authority for Mme. Pernelle's criticisms and not the *Daphné* referred to by Dorine l. 103.

120. *le train qui vient céans*, *the crowd that comes to this house*; cp. l. 46.

124. *à son corps défendant*, *her body forbidding it*, i.e. *in spite of herself.*

127. *tous les brillants*, *all the splendors.*

130. *usés*, *worn out.*

131. *les retours*, *the repentance.* The development of this meaning from the literal *turning, return* is apparent. — *du temps*, *of the present day.*

136. *pardonner à q.ch.* as here is rare; the usual construction is *pardonner q.ch. à. q. u.*

137. *d'un chacun*, a redundant use of the indefinite article, quite frequent in the XVII century, which has disappeared at present.

140. *le penchant de l'âge* = *le déclin de l'âge.*

141. *les contes bleus.* The old romances of chivalry, fairy tales and the like were found in the XVII century in a popular form of publication, bound in blue paper covers called *la bibliothèque bleu*.

From the nature of these stories *conte bleu* came to signify a story of pure invention and by further widening of meaning *talk without basis of fact, reasoning without logic, nonsense*.

qu'il vous faut pour vous plaire = *que vous demandez pour qu'on vous plaise*.

143. *tient le dé*, *keeps her turn*. In the game of dice *tenir le dé* means *to have one's turn at throwing*. By extension *prendre, tenir quitter le dé*, were used to mean *to take, keep or cede one's turn in any action*, most often in conversation.

146. *chez soi*. The present distinction between *soi* and the other personal pronouns of the third person had not yet been established in the XVII century.

147. *au besoin*, *at the right moment*.

150. *reprendre*, *to reprehend, to reprove*.

152. *sont . . . toutes inventions*, cp. l. 4.

154. *chansons, nonsense*; cp. ll. 468, 520 and 1341. For the syntax see l. 4.

156. *du tiers et du quart*, *of everybody*.

159. *en moins de rien*, *in less than no time*.

160. *un docteur*, *a theologian*.

161–162. Mme. Pernelle plays on the word *Babylone où chacun babille et tout du long de l'aune*. Translate: *for everyone talks there and all he can*. The *Tour de Babylone* is of course the *tour de Babel*. The joke probably originated with the Jesuit Nicolas Caussin, confessor of Louis XIV, who may be the *docteur* referred to in l. 160. In his book *La Cour Sainte ou L'Institution chrétienne des grands* (p. 271) he had said "*Les Géants après le déluge des eaux voulurent bâtir la tour de Babel; mais les femmes, dans le déluge des langues, bâtissent la tour de babil*."

164. *voilà-t-il pas*. *Pas (step)* and *point (point)* originally added to strengthen the negation contained in *ne*, as in the similar English "not a bit" gradually attracted the negative meaning and in consequence *ne* may occasionally disappear. This is particularly frequent in the XVII century in direct questions. In the present instance the question is rhetorical, and is best translated as an exclamation without negative.

167. *pour céans j'en rabats la moitié*, *as for this house, I leave the half unsaid*.

169. *bayer aux corneilles*, literally *to stare after the crows*, i. e. *to gape in the air*. It is of interest to note in connection with this idiom that in classical antiquity the crow was a bird of omen.

170. *jour de Dieu*, say *by all that's holy*.

SCENE 2.

173. *bonne femme* in Molière's time meant simply *old lady* without suggestion of disdain or familiarity as at present. Hence the answer of Dorine and particularly l. 176.

178. *de son Tartuffe*, cp. l. 41; — *coiffé* = *infatuated*; *être coiffé de q.ch.* means literally *to have something on the head* and by extension *in the head*.

179. *aux prix de*, *compared with*.

181. *sur le pied d'homme sage*, the metaphor is drawn from the language of the mint. The *pied* is *the type, the model* upon which the other coins were struck. Hence Dorine means to say *our troubles* (i. e. the Fronde) *had made a sane man of him*.

194. *venir à faire q.ch.*, *to happen to do anything*. All the old editions of the play as late as 1734 contain the stage direction which follows this line. It indicates that Molière was not entirely certain of the manner in which the speech of Dorine would be received by the public. For a similar author's commentary cp. l. 1487.

196. *à tous coups*, *constantly*.

199. *qui veut en jouir*, *who wishes to profit by him*.

200. *cent dehors fardés*, *a hundred false appearances*, i. e. *acts of hypocrisy*.

201. *cagotisme*, *sanctimoniousness*.

202. *prend droit de gloser sur*, *assumes the right of criticizing*; — *tous tant que nous sommes*, *all of us*.

203. *il n'est pas jusque . . . qui ne*, *even*.

204. *se mêle de nous faire leçon*, *takes it upon himself to lecture us*.

207. *rompre*, *to tear*. The word has lost this meaning at present.

208. *une Fleur des Saints*. The reference is to the Spanish Jesuit Ribadeneira's book on the lives of saints, which had been augmented and translated into French under the title *Les fleurs des vies des Saints et des fêtes de toute l'année*.

SCENE 3.

214. *là-haut, upstairs.*

215. *pour moins d'amusement, to lose less time; cp. amusement with the same meaning of delay in l. 1548.*

217. *touchez-lui quelque chose, say something to him.*

218. *à son effet, to its accomplishment.*

219. *à des détours si grands, to these tedious evasions.*

221. *si même ardeur enflamme . . . if the same passion impels . . . nowadays la même ardeur.* The use of the article before *même* denoting identity was not obligatory in the XVII century.

SCENE 4.

224. *j'ai joie, cp. l. 4.*

230. *céans as constantly in this house. — comme est-ce qu'on s'y porte? how is everybody? Comme = comment.*

234. This description of Tartuffe is based upon the appearance of the actor du Croisy who played the rôle.

235. *Le pauvre homme.* The origin of this phrase in this famous scene has been ascribed to various sources. According to one author Louis XIV is said to have used it with varying intonation, while a courtier described to him the delicate dishes that had been served at the table of Hardouin de Péréfixe, later archbishop of Paris, who had declined an invitation of the king on pretext of fasting. Tallemant des Réaux relates that it originated with a Capucin monk, when he was told most favorable news about a certain Père Joseph. Mme. de Sévigné seems to attribute it to Gabriel de Roquette, bishop of Autun, whom common report had selected as the prototype of Tartuffe. Cp. Introduction p. xix. Whatever may be the origin of the phrase, Molière has made it completely his own and between the question *Et Tartuffe* and the exclamation *Le pauvre homme* we gain a complete picture of the infatuation of Orgon and the hypocrisy of Tartuffe. — *elle eut un grand dégoût, she suffered from complete loss of appetite.*

243. *chaleur, fever.*

246. *au sortir de la table, upon leaving table.*

249. *par nos raisons gagnée, persuaded by our arguments.*

250. *à souffrir la saignée.* This was one of the favorite methods

of medical treatment at the time, due to the theory of the causes of disease then prevailing. Molière has often ridiculed it as well as the whole medical practice of his time, notably in *L'Amour Médecin*, *Le Médecin Malgré lui* and *Le Malade Imaginaire*.

252. *il reprit courage comme il faut*, *he recuperated very nicely*.

258. *la part*, *the interest*.

SCENE 5.

259. *à votre nez*, *to your face*.

261. *tout franc* = *franchement, openly, plainly*; cp. l. 707.

266. *alte-là* = *halte-là, stop there*. The *h* is absent in all the older editions of the play, that of the year 1773 included.

268. *puisque vous le voulez*, *if you will have it so*.

272. The infatuation of Orgon with his idol is so great that he cannot find words to express his ideas, hence the broken sentence, which finds its unfinished climax in the word *enfin* = *I can't tell you*. The last *homme* of this line is not emphatic.

274. *comme du fumier*, *as dung*. An echo of the Bible, *Philippians* III-8 drawn here probably from the *Imitation of Christ* III-3 (*omnia terrena arbitratur ut stercora*) which Orgon repeats after Tartuffe.

278. *je verrais . . . que je m'en souciera*, *I might see . . . and care*.

279. *autant que de cela*, *as much as that*. The traditional gesture accompanying these words is made by snapping the thumbnail of the right hand against the upper front teeth.

280. *les sentiments humains*, *what (fine) human sentiments*.

287. *de grands élancements*, *wild transport*. In the translation repeat *faisait* = *he showed*.

296. *de vous faire pitié*, *to arouse your pity*.

299. *chez moi me le fit retirer*, *made me take him to my home*.

300. *reprend*, cp. l. 150.

308. *jusque-là que*, cp. l. 65.

310. Molière has not invented here. The same fact is related by Jacob de Voragine in the *Golden Legend* of Saint Macaire.

311. *que je croi*. The verb shows the old form of the 1 p. s. pres. ind. of this conjugation (CREDO > *croi*). The present ending *s*

was gradually added to all these verbs from analogy with a few others that had an *s* by reason of their regular phonetic development as CRESCO > *crois*. It shows itself as early as the XIII century, but is slow in becoming general. In rime the older form has lived until the XIX century. Cp. also ll. 416, 428, etc.

314. *sent le libertinage, savors of free-thinking*. The constant meaning of *libertin* in the XVII century was *free-thinker*, as in l. 320.

318. *de vos pareils, of people like you*.

325. *façonniers, affected people*.

on here *we*, may stand for any of the personal pronouns giving to the sentence a force which cannot be directly reproduced in English, where the exact pronoun is usually employed. The most interesting passage in this connection is the speech of Elmire, ll. 1507-19.

326. *il est = il y a; — faux dévots, pretenders to piety; — faux braves, pretenders to bravery*.

329. *dévots, pious men; — qu'on doit suivre à la trace, whose footsteps one should follow*.

330. *ne . . . pas . . . aussi = ne . . . pas non plus, neither*, a constant expression in the XVII century.

333. *d'un semblable langage, in the same terms*.

334. *même honneur, cp. l. 221*.

335. *égaler, to put on the same level*.

339. *la plupart, most of them*. A pause is understood after *les hommes*.

345. These speeches contain Molière's message on the subject of hypocrisy. They hold the kernel of the whole play.

346. *vous êtes sans doute, you are of course, there is no doubt you are said ironically*.

347. *est chez vous retiré, is contained within you*.

350. *près de vous, compared with you*.

359. *aussi, just so; cp. l. 330*.

360. *le dehors plâtré* is an echo of the *whited sepulchers* of Matthew XXIII-27; — *d'un zèle spécieux, of specious piety, hypocrisy*.

361. *ces francs charlatans, these arch-hypocrites*. The meaning is derived from that of *free, without restraint*; — *dévots de place*, is an expression coined upon the model of *valet de place, voiture de*

place. In former times servants stood in the public square waiting for persons who would engage them. *Dévots de place* are therefore persons who make a show of piety in order to attract attention, ostentatious hypocrites.

365. *intérêt*, self-interest.

368. *clins d'yeux*, turning up, rolling of eyes.

371. *brûlants et priants*. The modern rule that the present participle is varied like an adjective when it denotes condition, but remains invariable when it denotes action, did not exist in the Old French period. It is due to Latin influences prevalent during the renaissance. In Latin the present participle is always an adjective. The modern rule was adopted by the Academy in 1679. According to it the text would read *brulants et priant*. — *demandent* is used absolutely here = *solicit favors*.

372. *la retraite*, retreat, for the purpose of attending to religious exercises.

379. *dont on leur sait bon gré*, for which they are applauded.

387. *débattu*, contested. This meaning is now antiquated.

388. *fanfarons de vertu*, cp. l. 4. Translate: they do not boast of their virtues.

390. *est traitable*, can be borne.

392. Translate: they see the excess of pride contained in these criticisms.

395. *appui*, weight.

398. *pour tous soins*, as sole, as only care; — *se mêler de faire q.ch.*, to be intent upon doing, to try to do anything; cp. ll. 15 and 204.

403. *voilà mes gens*, these are the people I like; — *voilà comme il en faut user*, this is how one ought to act, to live.

404. Cp. l. 38.

405. *à dire vrai*. Molière writes also *à vrai dire* the modern idiom, and *à dire le vrai*, *à dire vérité* and *à dire la vérité*, all with the meaning of to say the truth.

407. *un faux éclat*, a false appearance.

409. *je suis votre valet*, I am your obedient servant, i. e. good bye, a phrase commonly used in parting in the XVII century. — *de grâce*, I beg of you.

411. *a parole de vous*, has your promise.

412. **vous aviez pris jour**, *you had fixed the day*.
 413. **la fête**, *the celebration*.
 418. **selon** ordinarily *c'est selon, that depends*; — **finesses**, *subtlety*.
 419. **me fait vous visiter**, now *me prie de vous visiter, asks me to see you*.
 420. **que lui reporter ?** *what shall I tell him ?*
 423. Notice the reflection here of Tartuffe's teaching. The latter uses almost the same phraseology to cover up his wicked cunning l. 1182.
tout de bon, *seriously*.

ACT II. SCENE 1.

428. **j'ai de quoi vous parler en secret**, *I have something to talk over with you in secret*.
 429. **voilà**, cp. l. 311.
 431. **or sus**, *come*, an exclamation of encouragement.
 437. **aussi**, *as a matter of fact*. Place this phrase at the beginning of the clause in the translation.
 439. **voyez bien**, *look well*.
 441. Dorine enters softly, while Orgon says this line.
 445. **me suis-je méprise ?** *did I misunderstand you ?*
 446. This and the following line present an example of an involved construction current in the XVII century, in which two relatives, the one accusative, the other nominative, refer to the same antecedent, in this case the interrogative pronoun *qui*. *Dire* has the meaning of *to mention, to cite*. Translate: *Of whom do you want me to say that he ...*
 449. **il n'en est rien**, *not a bit of it*.
 452. **que je l'aie arrêté**, *that I have decided it*.
 456. **vœux**, *love*.

SCENE 2.

458. **à nous venir écouter** = *pour que vous veniez nous écouter*.
 459. **qui part de**, *which is based*.
 462. **bagatelle**, *nonsense*.
 464. **en**, *with regard to it*. Omit the word in the translation.

468. Cp. l. 134. — *n'est point jeu, is no joke.*

469. *croire à q. u.* as here is antiquated for *croire q. u.*

470. *vous avez beau faire, you may do what you please.*

476. *privautés, privileges, liberties.*

479. *vous moquez-vous des gens, are you jesting with people, i. e. with us?* The infinitive clause introduced by *de* which follows expresses the source of this jesting. Translate *by* or *in making this plan*. Note the perfect infinitive which is logical from the point of view of thought but not from that of syntax.

480. *n'est point l'affaire de, is not suited for.*

481. *emplois, employment.* Constantly in French an idea which is abstract in English and hence expressed in the singular becomes concrete and plural. Examples of this different attitude of thought can be found on almost every page.

483. *à quel sujet = pourquoi.*

489. *son trop peu de soin, his lack of care; peu* is here used as a noun.

492. *rentrer dans ses biens, to recover his estate.*

493. For the absence of the partitive cp. l. 4. — *à bon titre, with good reason, justly.* Orgon repeats of course the stories with which Tartuffe had beguiled him.

496. *ne sied pas bien, does not go well, agree well.*

500. *souffre mal, brooks ill. — les éclats, the display.*

503. *sans quelque peu d'ennui, without causing heartache; ennui* in the XVII century had a much stronger meaning than it has at present.

509. *y* refers to *hymen* in the preceeding line.

511. *And that those whose foreheads are everywhere pointed at.* The fool's cap often representing asses' ears (French *cornes*) was a frequent method of punishment of children for their stupidity or ignorance. Popular humor saw in a man deceived by his wife a similar object of ridicule, either because he was too ignorant to deal with the offence or too stupid to recognize it, and hence he was said "*to wear horns.*"

518. *I suppose I must learn from her how to live.*

519. *vous n'en feriez que mieux de, you could do nothing better than.*

520. *chansons, cp. l. 154.*

523. Construe: *outré qu'on dit qu'il est enclin à jouer.*
524. *libertin*, cp. l. 314.
529. *est le mieux du monde*, *is on the best possible terms.*
532. *confit*, *candied.*
538. *en* refers to *sot*; *translate of one.*
539. *ascendant*; the ascendant in astrology is the star which rises above the horizon at the moment of anyone's birth. It was supposed to exercise especial influence on the life of this person.
540. *l'emportera sur toute la vertu que votre fille aura*, *will triumph over all the virtue that your daughter may have.*
542. *où vous n'avez que faire*, *where you have no business.*
543. *c'est prendre trop de soin*, *this is being (you are) too officious.*
548. *d'un chacun*, cp. l. 137.
549. *c'est une conscience*, it is a matter affecting the conscience, something I'll be sorry for, hence *it is a sin.*
551. *traits*, *attacks*; *trait* literally *arrow* is of course used here in a very figurative sense.
557. *comme sage*, = *en qualité de sage*, *en homme sage.*
559. *damoiseau*, *a ladies' man*, now obsolete.
560. *un beau museau*, a vulgar expression such as a servant might use. *A fine mug* would perhaps reproduce the elegance of the phrase.
561. *que continues de sorte* of l. 560.
562. *la voilà bien lotie*, *now she is well fixed.*
565. *la fête*, *the wedding*; cp. l. 413.
567. *on* here *you*; cp. l. 325.
573. *élire*, *to select.*
574. *que* = *pourquoi.*
575. *il ne me plaît pas* = *je ne veux pas.* — *moi* = *quant à moi.*
576. *je t'y guettais*, *I was watching for you.* — *quelque sotte, ma foi*, *some fool might be caught.* Supply *se laisserait attraper, dirait ce petit mot* or something similar.
577. *payer d'obéissance*, *be obedient.*
578. *je me moquerais fort* = *je me garderais*, *I should take good care not to.*
582. *hors d'état*, *incapable.*
583. *m'ont mis l'esprit en feu*, *have put me in a ferment.*
584. *me rasseoir*, *to calm down.*

SCENE 3.

586. *en ceci, in this juncture.*
591. *par autrui, by proxy.*
599. *a fait pour vous des pas, has taken steps to gain you.*
603. *t'ai-je pas* and l. 604, *sais-tu pas*, cp. l. 164.
604. *jusqu'où va mon ardeur pour lui, how strong my love for him is.*
605. *que sais-je, how can I know.*
606. *tout de bon, seriously.*
608. *ont su trop éclater, have shown themselves too well, i. e. I have known how to show them but too well.*
609. *ardeur, love.*
611. *tous deux brûlez = vous brûlez tous les deux, both of you are eager.* In old French a good deal of liberty prevailed with regard to the presence or absence of the pronoun subject. In the XVII century the modern rule is observed, but occasional examples of the older habit can be found.
- The XVII century affected the use of words like *feu, ardeur, flamme*, with the meaning of *love*, and *brûler* fits naturally into this category.
613. *quelle est votre attente sur, what do you expect from.*
614. *si l'on me violente, if I am forced.*
615. *où = auquel.* Like the English *where*, *où* is customary at present only where the preposition *dans* is implied. In the older periods of the language it took the place of *à* + relative as well.
617. *sans doute, to be sure.*
619. *de quelle humeur . . . tu te rends, into what a temper you are flying.*
620. *déplaisir, grief, trouble.* In the XVII century this word had a much stronger meaning than it has at present.
622. *dans l'occasion, in case of need.*
623. *que veux-tu, understand que je fasse, and translate, what do you want me to do.*
626. *n'est-ce pas à lui, isn't it his business?*
627. *un bourru fieffé, a downright bear.*
628. *coiffé*, cp. l. 178.
629. *manque à l'union, breaks the match.*
631. *un haut refus, an open refusal.*

633. *quelque éclat dont il brille*, *no matter what brilliant qualities he may have.*

637. *quand j'y pense*, *now that I think of it.*

641. *n'est-ce rien qu'on propose ?* *is that something of no value, i.e. isn't it something fine that is contemplated ?*

642. *à bien prendre la chose*, *to look at the thing in the right way.*

643. *se moucher du pied*, is an idiom based on the trick of the acrobat and saltimbanc, who to show his skill draws his foot across his nose. Hence *un homme qui ne se mouche pas du pied* was said to describe the opposite of this class, i.e. *a man of gravity and dignity*. *Pié* is an antiquated spelling for *pied*.

644. *heur*, *good luck*, from the Latin *augurium* is now used only in the compounds *bonheur* and *malheur*.

652. *ouvre-moi du secours*, *indicate some help for me.*

655. *voulût-il*, syntactical equivalent of *même s'il voulait*.

657. *le coche*, *the stage coach*, now obsolete.

662. *madame la baillive*, *the bailiff's wife*. The word was coined by Molière; — *madame l'élue*, *the assessor's wife*. The *élu* was an unimportant officer of the crown, whose duty it was to fix taxes and other assessments, and to adjust whatever disputes might arise along these lines.

663. The *siège pliant* or *pliant* occupied the humblest place in the order of chairs, coming below the *placet* or *tabouret* (a stool without arms or back), the *perroquet* (folding chair with back), the *chaise* and *fauteuil*.

665. *grand'bande*, the name of the great orchestra of the King, consisting of 24 violins. It is evident that Dorine uses the word ironically.

666. *Fagotin* was the name of a monkey taking a prominent part in the popular entertainments of a certain Datelin called *Brioché* given on the Pont Neuf. La Fontaine makes a similar reference to this same monkey in his *Fables* VII-7.

669. *je suis votre servante*, cp. l. 409. Note *de grâce* in the answer as in the previous instance.

671. *pauvre*, is here a term of caress. The feelings of the speaker with regard to himself are expressed in terms of the person spoken to.

672. *vous en tâterez*, *you shall have a taste of him.*

673. *vous serez tartuffée*. The word was coined by Molière and serves in the most forceful way imaginable as a climax to Dorine's expression of disgust for Mariane's attitude.

677. *lui* refers to *désespoir*.

681. *on peut*, *it is possible*; cp. l. 325.

SCENE 4.

685. *on vient de débiter*, *they are beginning to spread*.

686. *sans doute*, *certainly*.

689. *a changé de visée*, *has changed his plans*.

691. Valère's attitude on entering is that of incredulity, yet the very evidence of this attitude hurts the feelings of Mariane, since in her last interview with her father she has learned very definitely that resistance on her part will be useless. Valère's question seems to her therefore to imply doubt of her sincerity, hence her defensive attitude and the lover's quarrel which follows.

693. *où*, cp. l. 615. — *s'arrête*, *is fixed*.

694. *honnête*, *straightforward*.

698. *est glorieux et vaut bien qu'on l'écoute*, *is wonderful and worth considering*.

701. *à le donner*, a XVII century construction for *lorsque vous le donniez*; cp. l. 1313. — Note the absence of the negative before *a souffert* after a comparative, frequent in the older periods of the language.

704. *réussir* has here the rather rare signification of *résulter to come, to follow*. Dorine explains the meaning in l. 756.

705. *c'était tromperie*, cp. l. 4.

707. *tout franc*, cp. l. 261.

709. *que je prétends le faire*, *that I intend to do it*.

711. *Don't bring my intentions as your excuse*.

714. *To justify yourself in breaking your word*.

715. *sans doute*, *certainly*.

717. *permis à vous*, elliptical for *il est permis à vous* = *il vous est permis*.

719. *vous prévientra*, *will anticipate you*.

720. *porter*, *to take, to bestow*.

722. *laissons là le mérite*, *let us leave merit alone*.

723. **vous en faites foi**, *you confess it*.

724. **aux bontés** nowadays **dans la bonté**. The preposition *à* was freely used for *dans* in the older periods of the language, especially before abstract nouns. Both prepositions denote place, the one motion towards, the other rest in. The interchange depends upon the point of view. **Bonté**, here means *love*. For the use of the plural cp. l. 481.

725. *I know some girl whose heart . . .*

730. **engage**, *challenges*; — **gloire**, *pride*.

731. *We also must direct our whole energy toward forgetting it.*

732. **si l'on n'en vient à bout**, *if one does not succeed*.

733. **lâcheté**, *weakness*.

734. **pour qui** = *pour quelqu'un qui*

735. **relevé**, *lofty*.

736. **d'un chacun**, cp. l. 137.

739. **sans mettre ailleurs**, *without bestowing on another*.

744. **de ce pas**, *with this step*, i. e. *at once*.

748. **n'est rien qu'à votre exemple**, *follows only your example*; *ne . . . rien que* is a seventeenth century construction in which *rien* is superfluous.

749. **à point nommé**, *instantly*.

750. **c'est pour toute ma vie**, *it is the last time in my life*.

752. **je poursuis donc mes pas**, *then I am going on*.

754. **extravagance**, *folly*.

755. **je vous ai laissé**. Notice the lack of agreement of the past participle with the preceding object as also in l. 1429. The modern rule, first mentioned by Marot and definitely outlined by Vaugelas (1647), was slow to become firmly fixed and gave rise to much discussion. Variations from the present habit can be found all during the XVII century, especially if the participle is followed by an attributive adjective (*j'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvé beaux*, Fem. Sav. 1156), or by an infinitive, as here.

758. **le dépit me domine**, *I am overcome with anger*.

761. **il souffre à me voir**, *it hurts him to see me*.

762. **à l'autre**, *now it's the other one*.

767. **diantre soit fait de vous**, *the deuce take you both*. — **si je le veux** is open to double interpretation. It may mean *if I'll let you (go away)* and this seems to be demanded by the punc-

tuation of the earlier editions. Later texts have a pause before and after *si*, and then the word is emphatic and the meaning must be *yes! I want it (that you stay)*.

770. *vous bien remettre ensemble*, *to reconcile you*, *bien* being emphatic; — *vous tirer d'affaire*, *to straighten you out*.

785. *avec peine*, *with reluctance*.

786. *souris*, now antiquated for *sourire*.

787. *à vous dire le vrai*, cp. l. 405.

790. *de vous plaire à*, *to take pleasure in*.

794. *quels ressorts il faut mettre en usage*, *what means we must employ*; *ressorts* literally = *springs*.

795. *We shall use all manner of means*; *en* refers to *ressorts*.

797. *votre père se moque*, *your father takes us for idiots*.

798. *pour vous*, *as far as you are concerned*.

800. *de tirer en longueur*, *to delay*.

802. *vous payerez de*, *you will put forward*.

805. Note the second future which is the tense required by the logic of the thought. In English the perfect is used under similar conditions.

807. *le bon de tout*, *the best of all*.

808. *que vous ne disiez "oui"* *unless you say "yes"*.

812. *pour vous faire tenir*, *to help you get*.

816. *à vrai dire*, cp. l. 405.

822. *tirez*, familiar for *allez*, *partez*.

ACT III. SCENE I.

824. *traiter de*, *to call*.

826. *quelque coup de ma tête*, *something desperate*.

830. *à la chose*, *to the thing itself*.

833. *tout doux!* *go gently!*

835. *crédit*, *influence*.

837. *douceur de cœur*, *love*.

839. *her interest for you impels her to send for him*.

842. *faire naître*, *produce*.

843. *if he can't be prevented from encouraging this plan*.

845. *qu'il s'en allait descendre*, *that he was going to come down*.

849. *vous vous moquez*, *don't think of it*.

852. The "*cabinet qui est au fond du théâtre*" in which Damis hides is the closet which had aroused the suspicions of Orgon; cp. l. 430.

SCENE 2.

853. *haire*, *hairshirt*, a garment of coarse haircloth and worn next to the body for penitence; — *discipline*, *scourge*.

855. Understand *dites que je vais*. The rest of the sentence is *partager aux prisonniers les deniers des aumônes que j'ai*. *Partager* means *to share* and *aux prisonniers* = *avec les prisonniers*.

857. *forfanterie*, *hypocrisy*.

859. *avant que de parler*. Logic demands *avant de* before the infinitive and *avant que* before the personal verb. The XVII century affects the construction of the present line demanded by Vaugelas which represents a fusion of *avant de* and *avant que*. Cp. also ll. 1462 and 1537. In l. 1786 *avant que* will be found followed by an infinitive, which was frequent in the XVI century, but rare in the XVII century and hence also in Molière.

863. *vous êtes donc*, *you must be*; — *tendre*, *sensitive*.

865. *vous monte*, *flushes you*; *monter* is transitive here.

866. *à convoiter*, *to lust*.

870. *quitter la partie*, an idiom taken from the vocabulary of cards means *to quit playing, to give up the game*; translate here: *to give up company, to leave*.

876. *je suis toujours pour ce que j'en ai dit*, *I still maintain what I said of him*.

SCENE 3.

879. *par sa toute bonté*, formed by Molière on the model of *toute-puissance*; translate: *through his great goodness*.

889. *instance*, *entreaty, prayer*.

894. *c'est pousser bien avant*, *that means carrying very far*.

898. *éclairer*, *to spy, to watch*. This meaning is now obsolete though it survives in *éclairer l'ennemi* and *éclaireur* = *scout*.

904. *ouvre* and *cache* are the usual subjunctives in the adjective clauses. Use the future in English.

905. Note the words of the religious vocabulary with which the language of Tartuffe is filled, such as *grâce*, *âme*, *transport de zèle*

etc. He uses a religious cant both consciously and unconsciously which indicates the fundamental analysis of character of which Molière was capable.

908. **des visites**, obsolete for modern *sur les, au sujet des visites*.

909. **pas** in this sentence is superfluous from the modern point of view. Such heaping of negatives is however not at all infrequent in the XVII century.

917. This passage may have been suggested by Rabelais II *Pantagruel* XVI.

919. **de ce point**, *of this lace*.

920. **d'un air miraculeux**, *in a wonderful way*.

923. **on tient**, *they say*; — **dégager sa foi**, *break his promise*.

925. **il m'en a dit deux mots**, *he mentioned the matter to me*. For a similar figurative meaning of *deux mots* cp. ll. 872 and 1188.

926. **après quoi** = *après lequel*, a usage which the XVII century inherited from the two centuries just preceding it.

928. **fait**, *is the object of*.

934. **des temporelles**, supply *beautés*.

937. **dans vos pareilles**, *in such as you*.

940. **dont** = *desquelles*, nowadays *par lesquelles*. The modern distinction between *de* and *par* after a passive verb was not yet observed in the XVII century.

943. **d'une ardente amour**. This noun was feminine in Old French, but during the renaissance, with many other words of the same Latin masculine ending —OR —OREM it became masculine, and in consequence both genders were used indiscriminately for a long time; cp. *amour* masculine ll. 434 and 1010. At present the word is masculine in the singular, though in poetry it may be found also as a feminine, and both masculine and feminine in the plural with but slight variations in meaning.

944. **au plus beau des portraits** = *en présence du plus beau . . .*

946. **adroite**, can rime with *secrète*, because in Molière's time the pronunciation was *adrwèt*.

950. **pour n'être point coupable**. The modern rule that both negatives should precede the infinitive dates from the time of Vaugelas (1647), but the older habit, illustrated by the present instance continued to be followed. If the infinitive had also a pronoun object, the XVII century used the following variations:

(1) *pour ne vous pas ennuyer* (2) *pour ne vous ennuyer pas* (3) *pour ne pas vous ennuyer*. They are given here in the order of their frequency. Cp. l. 1048.

951. *l'ajuster*, *reconcile it*; — *avecque* is a metrical doublet of *avec*, having come from the Old French period.

953. *ce m'est* = *c'est en moi*. The use of the atonic pronoun was much freer in the XVII century than it is at present.

955. *vœux*, *suit*.

956. *infirmité*, *weakness*. Note the words of the pious and mystic vocabulary so constant in this scene.

961. *galante*, *in good form*.

962. *un peu bien surprenante*, *rather surprising*.

964. *raisonner*, *reflect*.

965. *on nomme*, *is spoken of*.

966. *pour être dévot*, *though I am pious*.

In Corneille's *Sertorius* (1662) l. 1194 occurs the line

Ah! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme,

which Molière probably had in mind here. Other commentators refer to Boccaccio III-8, where one of the characters says "though I am an abbot, I am a man as others."

972. *s'en prendre à*, *to lay the blame on*; — *charmants* though an adjective has here the active meaning of the verb from which it derives = *ensnaring*.

974. *intérieur*, *heart*.

976. *où*, cp. l. 615.

981. *que si*, *for if, and if*; — *d'une âme un peu bénigne*, *with a heart loving ever so little*.

983. *if it were (the wish of heaven) that you should console me with your favors*.

984. *à mon néant*, *to my insignificance*.

985. *ô suave merveille*, *oh sweet marvel of heaven*, more mystic vocabulary.

991. *se targuer*, *to vaunt, to boast*.

993. *en qui* refers to *langue*. The relative *qui* after a preposition which now refers only to persons could in Old French and all through the classical period be used with reference to things.

994. Another line in which *Tartuffe* employs the mystic language of religion to cover up his dishonest intentions.

996. avec qui refers to *feu*; cp. l. 993.

998. répond de, *is a perfect guarantee*.

999. acceptant notre cœur = *quand on accepte*. The gerund had in the older period of the language a much more extended use than at present, and the implied subject of the verb was left to the suggestions of the context. The obscurity which this construction causes is at present obviated by the use of a conjunctival or relative clause.

1003. que je ne sois d'humeur, *that I might be disposed*.

1004. ardeur, *suit*.

1009. sur, *on the basis of*; translate: *when you consider*; cp. l. 711.

1011. en regardant = *quand vous considérez*; cp. l. 999; — votre air, *your appearance*.

1014. discrétion, *not secretive, cautious attitude, but liberal spirit*.

1017. de presser = *que vous pressiez*; cp. l. 82.

SCENE 4.

1021. ceci doit se répandre, *this must be made public*.

1027. et lui mettre en plein jour, = *lui montrer pleinement*.

1030. tâche à mériter. Like other authors of the XVII century, Molière writes indiscriminately *tâcher à* or *tâcher de* (cp. l. 1275), with predominance of the former. At present *tâcher de* is more frequent. The distinction between the two, that *de* should be used when the action of the infinitive has reference to the subject of *tâcher* (*je tâcherai d'oublier cette injure*) and *à* in other cases has no basis in fact.

la grâce où je m'engage, *the pardon to which I agree*; cp. l. 615.

1031. ne m'en dédites pas nowadays *dédisez, do not oppose me*.

1032. de faire des éclats, *to raise a scandal*.

1035. pour en user, *to act*.

1037. raillerie, *folly*.

1042. *and opposed my love and that of Valère*. Note the idiomatic meaning of *avec* = *together with*.

1046. pour la négliger, cp. l. 82.

1047. il = *le Ciel*.

1048. ne m'en pas servir, cp. l. 950.

1049. il faut que je me croie, *I must trust my own judgment*,

1051. *prétendent, hope.*

1053. *sans aller plus avant, without waiting any longer ; — vuidier d'affaire = sortir d'affaire, to end the matter.* Later editions have substituted the more usual *vuidier l'affaire*. *Vuidier* represents an antiquated orthography for modern *vider*.

SCENE 5.

1058. *d'un beau prix, with a fine return.*

1060. *il ne va pas à moins que, he aims at nothing less than.*

1062. *injurieux, insulting.*

1063. *discret, generous ; cp. l. 1014.*

1068. *traverser = contrarier, a constant meaning of this verb in the XVII century.*

1072. *crédit, influence.*

SCENE 6.

1082. *je n'ai garde de, I take care not to.*

1085. *en partage, as my share.*

1089. *douceur, gentleness, humility.*

1090. *démentir, gainsay.*

1096. *pour tout ce qu'on voit = en considération de tout ce qu'on voit, on account of my appearance.*

1099. *I am nothing less than, i. e. I am everything but what I am believed to be.* Compare with the idiom used here the sentence *je ne suis rien de moins = I am that and nothing else.*

1101. *traitez-moi de, call me ; cp. l. 824.*

1102. *perdu, outcast.*

1107. *ne se rend point, does not relent.*

1110. *j'enrage, I am going mad.*

1114. *qu'il eût reçu.* The construction is elliptical. Logic requires the conjunction twice, i. e. *que (de savoir) qu'il eût reçu.*

1115. The scansion demands *laissez l'en paix*, with elision of the vowel of the pronoun, which is a doubtful practice even in the familiar style of comedy.

1116. *vous moquez-vous, what are you doing?* Orgon drops on his knees when he sees Tartuffe in this position.

1121. *mettre en usage, to make use of.*

1123. *en = de chez moi.*

1127. *on pense, you think.*

1131. *qu'on se retracte, take back your calumny.* Note the force of *on*. A command given in this way with the impersonal pronoun is harsh and decided and conveys a feeling of anger, since the personality of the person addressed is ignored. The difference in feeling is well illustrated by the imperatives in ll. 1135 and 1136.

1134. *injures, insults.*

1139. *quittons la place, out of here.* The command is as impersonal as though *on* had been used.

SCENE 7.

1142. Tradition has it that the original version of this line was :

pardonne-lui comme je lui pardonne,

and that Molière changed the reading because of the criticism which the very evident resemblance to a paragraph in the Lord's Prayer aroused. If this is true, as it probably is, one cannot refrain from experiencing a certain regret, for the rejected line is much stronger than the present reading and entirely in harmony with the character of Tartuffe.

1143. *déplaisir, cp. l. 620.*

1144. *envers mon frère, before, with my brother.* — *on tâche à, cp. l. 1030.*

1145. *le seul penser, now pensée.* Note the infinitive used as a noun. This practice, which was quite common until the end of the XVII century has practically disappeared except in the case of certain words as *le souvenir, le rire* which are no longer felt as infinitives.

1150. *assommé sur la place, knocked down on the spot.*

1151. *remettez-vous, compose yourself.*

1154. *en* refers to *céans* l. 1153.

1155. *foi, sincerity.*

1162. *peut surprendre, can impose upon.*

1165. *il y va de ma vie, my life depends upon that.*

1168. *en user là-dessus, to act in this matter.*

1169. *m'engage, demands from me,*

1170. **prévenir**, *to forestall*; — **ombrage**, *criticism*.
 1177. **en fort bonne manière**, *very definitely*.
 1183. **allons vite en dresser un écrit**, *let us go at once and draw up a written agreement*.

ACT IV. SCENE I.

1186. **l'éclat**, *the scandal*, cp. l. 1032; — **ce bruit**, that Tartuffe had become Orgon's heir in place of Damis; — **à votre gloire**, *to your credit*.

1188. **net** = *nettement*; the word is used adverbially as *franc*, l. 707.

1189. **à fond**, *thoroughly*.

1190. **je passe là-dessus**, *I let that go*; — **prendre la chose au pis**, *to suppose the worst*.

1191. **n'en ait pas bien usé**, *did not behave well*.

1193. **n'est-il pas d'un chrétien?** *isn't it a Christian's duty?*

1195. **pour votre démêlé**, *on account of your trouble*.

1198. **il n'est petit ni grand**, properly *il n'est ni petit ni grand*.

1206. **du meilleur de mon âme**, *from the bottom of my heart*.

1210. **porterait du scandale**, *would lead to scandal*, more commonly *causerait, ferait du scandale*.

1211. **d'abord**, *at first sight*.

1214. **pour qui** = *pour celui qui*.

1215. **ménager**, *to treat with consideration*.

1217. *You are putting us off here with specious excuses.*

1218. **sont trop tirées**, *are too far fetched*. The full idiom is *tirées par les cheveux*.

1229. **ne nous brouillons l'esprit**, *let us not bother our heads*.

1236. **où** = *auquel*; *prétendre* demands the preposition *à*.

1238. **un effet d'une âme intéressée**, *the result of a selfish heart*. Modern usage would demand *l'effet d'une âme*.

1242. **qu'il a voulu me faire**, *which he has been kind enough to make to me*.

1244. **en de méchantes mains**. The double preposition in a construction of this kind will become perfectly reasonable if students will learn to look upon the partitive plural as the plural of a noun with the indefinite article; *une main* — *des mains*, *en une main* — *en*

des mains. — *Tomber dans* or *entre* is at present more common than *tomber en*.

1245. *l'ayant en partage*, *having it as their share, having received it*.

1248. Molière seems to have had in mind the seventh *Lettre Provinciale* of Pascal, where that author speaks of the famous Jesuitic principle of the *direction d'intention*, which consists in setting up as the end of one's doubtful actions a resultant of unquestionable morality with the intention of cleansing the action itself from blame; cp. Introduction, p. vi.

1249. *craintes*, *scruples*.

1251. Cp. l. 82.

1254. Construe *que s'il faut qu'on vous accuse de l'en frustrer*.

1255. *j'admire*, *I wonder*, a latinism.

1258. *qui montre à dépouiller*, *which teaches how to rob*.

1259. *et s'il faut*, *and if it must be so*, i.e. *if you must have it that*.

SCENE 2.

1269. *employez-vous pour elle*, *use your influence in her behalf*.

1271. *l'accord* = The signing of the marriage contract, the *betrothal*. The word is ordinarily in the plural when it has this meaning; — *conclu*, *determined upon, fixed*.

1272. *causes her to be seized by one fit of despair after another*.

1274. *tâchons de*, cp. l. 1030; — *d'industrie*, *by cunning*.

1277. *en ce contrat* now *dans ce contrat* = the marriage contract; — *de quoi vous faire rire*, *something that will amuse you*.

1281. *relâchez-vous*; *relâcher de* and *se relâcher de* both mean *to relax* in the XVII century; — *des droits de la naissance* = *des droits que ma naissance vous donne sur moi*, hence really *des droits de la paternité*.

1282. *mes vœux*, *my desires* and by metonymy *my heart* which forms them.

1284. *doi*, cp. l. 311.

1286. *infortunée*, *wretched*.

1288. *à ce que j'ose aimer*. The XVII century constantly referred to the lover or the lady as *l'objet de l'amour*, hence the neuter pronoun here and again l. 1290. In English the masculine pronoun is required.

1291. *Do not drive me to some act of despair*.

1292. **en vous servant**, *by making use*.

1293. **ferme**, elliptical for *sois ferme*.

1294. **tendresses** with the meaning of *love*, as here, would now be used in the singular.

1295. **faites-les éclater**, *show it plainly*.

1296. **tout le mien**, all the property that she had inherited from her mother, Orgon's first wife.

convent, a latinized orthography (CONVENTUM) which during the XVII and XVIII centuries frequently took the place of the regular *couvent*, but which does not seem to have had any influence on the pronunciation.

1300. **use**, *use up, wear away*.

1301. **voilà justement de mes religieuses**, *that is just like your nuns*. By the use of the possessive adjective of the first person the speaker expresses a certain personal feeling difficult to reproduce. The English possessive adjective of the second person is not identical. It shows disgust or contempt, and the speaker refuses to be himself connected with the object spoken of.

1302. **leurs flammes amoureuses**, *their ardent love*.

1303. **debout**, *get up!* Mariane has fallen on her knees.

1306. **ne me rompez pas la tête**, *don't worry me*.

1307. **parlez à votre écot**, *speak to your own crowd*, hence *speak when you are spoken to*. The *écot* is the sum which each individual pays as his share for a repast (food or drink) consumed in company with others, and by extension the company itself.

1308. **tout net**, cp. l. 1188.

1311. **j'en fais un grand cas** usually *j'en fais grand cas*, *I value them very highly*.

1312. **user** here simply *to make use of*.

1313. **à voir** = *en voyant* or *quand je vois*. The preposition *à* before an infinitive could in the XVII century express cause. In such cases the present usage prefers *en* followed by the present participle or a clause with the proper conjunction such as *quand*, *lorsque* etc. Cp. l. 701.

1315. **coiffé**, cp. l. 178; — **prévenu**, *preoccupied, engrossed with*.

1316. **le fait**, *the happenings*.

1317. **je suis votre valet**, with the intention of closing the discussion, as in l. 409.

1319. *désavouer q. u. de q. ch.*, *to disapprove of someone for something.*

1324. *se gendарmer*, *to put oneself on guard like soldiers (des gens d'armes).* Translate *should fly into such a passion.*

1328. *l'éclat*, *the publicity.*

1332. *dévisager les gens*, *scratch people's eyes out.*

1333. *sagesse*, *morality.*

1334. *diablesse*, *a fury*; — *vertu* in this line practically means *virtuous woman.*

1337. *et ne prends point le change*, *and am not to be taken in.*

1338. *encore un coup*, *once more*; a frequent idiom in the XVII century. For a similar meaning of *coup* cp. l. 196.

1341. *chansons*, cp. l. 154.

1343. *contes en l'air*, *idle talk.*

1344. *de nous ajouter foi*, *to believe us.*

1345. *prendre*, *select.*

1350. Lines like the present are difficult to put into English. It means "what you are doing (*ce*) is the same as (*est*) accusing me (*condamner ma bouche*) of deception (*d'imposture*)". Translate: *you have been accusing me long enough of deception.*

1351. *et sans aller plus loin*, *and without waiting any longer.*

1358. *For self-conceit leads to self-deception.*

SCENE 4.

1365. *gardez qu'on ne vous voie*, *take care that you are not seen.*

1368. *que je crois*, *as far as I know.*

From this moment as far as l. 1529 Orgon is under the table, hidden from view by the table cloth which comes down to the floor.

1370. *ne vous scandalisez*, *don't take offence.*

1372. *il doit m'être permis*, nowadays *cela doit m'être permis.*— The use of *il* as impersonal subject has been considerably restricted since the XVII century.

1374. *poser*, *to take off.*

1378. *répondre*, *to agree.*

1382. *assez avant poussée*, *carried far enough.*

1386. *gardez de*, *take care not to* as in ll. 1365 and 1625. As a neuter verb *garder de* means *to guard against.*

SCENE 5.

1388. Observe the use of *on* in this scene and see l. 325 note. Often an effect similar to the French can be obtained by using the English passive.

1391. *pareille à celle de tantôt, like that which happened lately.*

1393. *surprise de même, such a surprise.*

1400. *en, on account of it.*

1402. *prendre d'ombrage, to be suspicious.*

1405. *c'est par où = c'est la raison par laquelle, that is why.*

1410. *tantôt, a little while ago as in l. 1391.*

1413. *ce qu'il veut faire entendre, the meaning it wishes to convey.*

1416. *the tender feelings that may be aroused in us.*

1417. *à l'amour = dans l'amour; cp. 724.*

1418. *à l'avouer, cp. l. 1313.*

1419. *de l'air qu'on s'y prend, from the way in which one acts.*

Que is an adverb standing for a relative preceded by a preposition, a very frequent construction in the XVII century.

1423. *sans doute, to be sure.*

1424. *and to use but little discretion with reference to the modesty of our sex.*

1425. *en* refers to *pudeur*; translate: "since this word has been pronounced."

1429. *vu, cp. l. 755.*

1433. *instance, request.*

1434. *que = si ce n'est que; — prendre de l'intérêt à q. ch. is more usual than en q. ch.*

1435. *nœud, marriage is the subject of vont partager.*

1436. *un cœur que l'on veut tout, a heart that one wishes to possess entirely.*

These lines are full of awkward constructions and of strained uses of words, such as *résoudre un nœud qui vient partager un cœur*. Yet with it all, through the heaping of the relatives, the constant obscurity and confusion in the meaning of *on*, referring to Orgon and Elmire, they express admirably the troubled state of mind of Elmire and are full of dramatic possibilities.

1439. *fait couler à longs traits, pours in streams.*

1440. *suavité, a mystic term like béatitude l. 1442.*

1449. *après quoi* = *après lesquelles*.
1450. *que . . . ne* after a negative sentence = *unless*.
1452. *charmantes*, cp. l. 972.
1454. *tout d'abord*, *at the very first*; cp. l. 1211.
1458. *aux dernières faveurs*, *to the highest favors*; — *que ne*, as in l. 1450.
1460. *ont peine à s'assurer*, *are loath to rely upon*.
1462. *avant que de*, cp. l. 859.
1462. *témérités*, *daring*.
1468. *Into what a strange confusion it throws my mind!* *Que* introducing an exclamation is translated either as an adverb = *how* or an adjective = *what*.
1471. *se parer*, *to protect oneself*.
1473. *Is it right to be so very obdurate?*
1476. *du faible*, *of the weakness*; the rest of the line is construed *que vous voyez que les gens ont pour vous*; *gens* is the equivalent of the usual *on*.
1478. *témoignages*, cp. l. 481. Many similar examples occur in this scene as *bontés*, l. 1452, *témérités* l. 1464 etc.
1487. *c'est un scélérat qui parle*. This note stood in all the early editions of the play and was added by Molière to ward off the accusation that he had here attacked true piety.
1492. *la pureté de notre intention*. Another direct reference, as in l. 1248, to the "*méthode de diriger l'intention*" of the Jesuits attacked by Pascal in his seventh and ninth *Lettres Provinciales*.
1498. *vous plaît-il* = *voulez vous*; cp. l. 575.
1499. The *rhume obstiné* is of course in the head of Orgon.
1501. *certe*, a metrical variant for *certes*.
1506. The *Macette* of Régnier (*Satire XIII*, 144-148) had already said:
- Le péché que l'on cache est demi-pardonné.*
La faute seulement ne gît en la défense:
Le scandale, l'opprobre est cause de l'offense.
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment;
Qui peut dire que non ne pêche nullement.
1507. Observe the masterful language of this speech. Though addressed to Orgon, Tartuffe cannot help but apply it to himself.
1509. *à moins de cela*, *with less than that*.

1512. *que je franchis cela, that I take this decision; franchir means literally to clear by a bound.*

1518. *pour qui = pour celui qui.*

1520. *on s'en charge, I'll take care of it.*

1523. *pour lui, as far as he is concerned.*

1525. *il est pour faire gloire, he is a man to brag.*

SCENE 6.

1531. *Quoi? vous sortez sitôt?* is not said with a twinkle in the eye, but is full of irony and contempt for Orgon so slow to comprehend the seriousness of the situation.

1536. *trop de léger nowadays trop légèrement, too easily.*

SCENE 7.

1543. *vous tant passionner, be so ardent.*

1544. *en donner à q. u. also en donner d'une à q. u. means to deceive someone.*

1547. *I doubted for a long time (while he was hidden under the table) that it was serious.*

1548. *qu'on changerait de ton, that you would talk differently, i. e. show by what you said that my suspicions were wrong.*

1550. *je m'y tiens, I am satisfied.*

1552. *on m'a mise au point, I have been forced.*

1554. *dénichons, get out of here; dénicher as a neuter verb literally means to fly out of the nest.*

1557. Tartuffe when squarely caught throws off the mask under which he is hiding.

SCENE 8.

1567. *aux choses, cp. l. 724.*

1569. *la donation*, refers to the assignment of Orgon's property to Tartuffe and is distinct from the marriage contract mentioned in l. 1277. The members of Orgon's household were aware of the latter's intentions, which is evident from the dialogue between Cléante and Tartuffe, Act IV Scene 1, but Elmire's exclamation

here shows that they did not know whether these intentions had been carried out.

ACT V. SCENE I.

1573. *las!* nowadays *hélas!* In this word only *hé* is properly an exclamation. *Las* was originally an independant adjective with a feminine *lasse* and was varied according to the gender of the speaker. Since the two words were constantly used together, they were finally joined into a single word.

1574. *consulter* as a transitive verb as here meaning *to examine* is now obsolete.

1575. *événement*, *contingency*.

1581. *il me voulut élire*, *he was kind enough to select me*.

1583. *où*, cp. l. 615.

1585. *les avoir lâchés*, *have let them pass*.

1590. *la faveur d'un faux-fuyant*, *the protection of a subterfuge*.

1592. Orgon's subterfuge is plainly the result of Tartuffe's teaching. It is an example of the Jesuitic *restrictions mentales* attacked by Pascal in his ninth *Lettre Provinciale*; — *à* denotes purpose = *pour*.

1595. *faites légèrement par vous*, *taken thoughtlessly by you*.

1597. *You can be given much trouble with such deposits*.

1599. *le pousser*, *to provoke him*; — *est encor grande imprudence à vous*, *is another great imprudence in you*. Note the absence of the indefinite article contrary to the present usage. This omission is particularly frequent before abstract nouns.

1600. *quelque biais plus doux*, *some gentler way*.

1607. *ne voilà pas de vos emportements*, *there is another one of your impulsive actions*.

1608. *les doux tempéraments*, *the proper moderation*.

1611. *connu*, now *reconnu*.

1612. *prévenu*, *prejudiced*; cp. l. 1315.

1619. *vous voulez*, *you will have it, you maintain*.

1621. *libertins*, cp. l. 314.

1622. *démêlez q. ch. d'avec*, *to distinguish something from, to make a distinction between*.

1624. *le milieu qu'il faut*, *the proper mean*.

1625. *gardez-vous de*, cp. l. 1386.

1626. *ne . . . pas aussi* = *ne . . . pas non plus*, *not on the other hand*.

SCENE 2.

1632. Another characteristic set of French plurals for English singulars or noun phrases can be found in the lines now following: cp. 1632 *bontés* = *kindness or deeds of kindness*, 1633 *douleurs* = *pangs of pain or grief*, 1639 *transports éclatants* = *violent outburst*, 1644 *mes soins* = *my love*, 1651 *essais*, = *attempt*, 1654 *mes bontés* = *my kindness*, 1710 *ressentiments* = *anger* etc.

1633. *nompareils*, is now written *nonpareils*.

1635. *c'est à moi*, *it is my duty*.

1637. *pour sortir d'affaire*, *to get out of the difficulty*.

1640. This and the following line are an indication of Molière's attitude toward Louis XIV and prepare for the *dénouement* of the play.

SCENE 3.

1643. *nouveautés*, *strange, unheard of things*.

1650. *suborner*, *to seduce*.

1655. *où je l'ai transféré*, *where I have installed him*; cp. l. 615. The clause is modelled on the more usual *que j'ai transférés à lui* = *which I have transferred upon him*.

1656. *au point d'où*, *to the condition from which*.

1657. The humor of Dorine's repetition at this point of Orgon's famous exclamation (I-5) is evident.

1661. *That you live in a very curious way in your house*.

1666. *mais non jamais*, *but never*, emphatic.

This line is based on an old proverb which in the XV century had the form

Envie ne peut mourir mais envieux meurent.

1667. *aux choses d'aujourd'hui*, *with the present trouble*.

1671. *vous me feriez damner*, *you drive me wild*, literally "you will make me do or say something to you for which I might receive eternal damnation."

di nowadays *dis*; cp. l. 311.

1675. *This is talking entirely without sense*.

1677. rebattre, q. ch. aux oreilles, more generally *rebattre les oreilles de q. ch.* = *to repeat something over and over again.*

1678. crier comme quatre, *to yell like sixty.*

1681. Orgon is now paid in his own coin, in that his mother treats his own just accusations as he had treated those of others.

1682. *and good is often taken for evil.*

1687. le moyen de . . . *how can I . . .*

1691. me mettre dans l'esprit, *get it into my head.*

1699. aux menaces, à here means *en présence de* as l. 944.

1702. instance, *lawsuit*, cp. l. 1823.

1703. il aura des ressorts, *he will find means.*

1704. *to justify his proceedings against you.*

1706. embrasse, *entangles.*

1709. à has the same meaning as in l. 1699.

1713. si j'avais su . . . qu'il a; strict syntax would require *si j'avais su . . . qu'il eût.*

1715. These words are addressed to Dorine as M. Loyal comes in.

1716. je suis bien en état, *I am just in the right humor.*

SCENE 4.

1717. Bonjour, ma chère sœur. This greeting with its religious flavor and show of cordiality, when the object of his mission is nothing less than robbery, stamps M. Loyal, in spite of his name, as a worthy representative of Tartuffe.

1720. être pour = *être homme à, être capable de.*

1723. vien, cp. l. 311.

1724. pour son bien, *in his (i. e. Orgon's) interest.*

1726. pour affaire, cp. l. 1599.

1740. d'être sans vous connaître = *de ne pas vous connaître.*

1741. The suggestion of this name came to Molière from the fact that a *huissier* connected with his theater was called *Loyal*. The meaning which he attaches to the name becomes evident from l. 1772.

1742. huissier à verge. The *huissier* (= *bailiff*) occupied with the higher courts about the position of a *sergent* in the lower courts. In Paris these officers had the right to carry a *verge* (= *can*) as sign of their dignity. With it they touched those whom they arrested or against whom their official orders were directed.

1746. **signifier l'exploit**, *to serve the writ*.

1774. **et ne me suis voulu . . . charger**. The pronoun *me* is transposed according to the rule explained in l. 38. In this way the principal verb has become reflexive, and hence *être* is demanded as auxiliary.

pièces, papers.

1776. **en** as well as *qui* in the following line refers to *huissiers* understood.

1748. **ce n'est rien seulement que . . .** *it is nothing but . . .* This heaping of words with identical meaning (*ce n'est rien . . . que, c'est seulement . . .*) describes M. Loyal's treacherous character. By thus minimizing the idea, he hopes to make the victims of Tuffe's plot more tractable; cp. l. 1795. For the double negatives cp. also l. 748.

1749. **vuider d'ici** = *sortir d'ici*; cp. l. 1053.

1751. The language of M. Loyal is full of legal terminology and flavor, with ellipses, constant omission of subject pronouns and the like; cp. also l. 611; — **ainsi que besoin est**, *as is just*.

1755. **sans conteste**, *indisputably*.

1762. **opposer à justice**, *to oppose the course of law*.

1767. **sur votre noir jupon**; *jupon* now a woman's skirt meant formerly also a sort of loose-fitting jerkin or doublet with sleeves, and that is the sort of garment referred to here

1770. **d'écrire**, *to make a written report*.

1771. **couché**, *figuring*.

1781. **je ferai surséance à l'exécution**, *I will suspend the execution*.

1786. **avant que**, cp. l. 859.

1789. **habile** means here *quick, lively*.

1790. **vuider de céans**, cp. l. 1749. In the present instance this verb has its more usual construction as a transitive verb.

1791. **forts** is a predicate accusative to the direct object *les*.

1795. **d'en user bien**, *to be tractable*.

1796. **au dû** = *au devoir de ma charge*. For the force of *à* cp. l. 724.

1797. **sur l'heure**, *on the spot*.

1799. **et pouvoir . . .** A loose construction depending upon the meaning which is felt to exist in the main verb; *je donnerais* is equal in force to *je voudrais donner*, and should be so translated. The infinitive (*and be able*) makes then no particular difficulty.

muflé, a vulgar word meaning *snout* stands here by extension for *ugly face*.

1801. **à**, cp. l. 944.

1802. **j'ai peine à me tenir**, *I can hardly restrain myself*.

1804. **ne vous siérait pas mal**, *would just suit you*.

1806. **l'on décrète**, *warrants are issued*.

SCENE 5.

1811. **si j'ai droit**, understand *de me plaindre*; **si** here means *whether*.

1812. **exploit**, *writ, summons*; cp. l. 1746.

1817. **se consomme**, *makes its best showing*, a rather rare use of *consommer* closely related to its primitive meaning of *to bring to completion*.

1820. **à vous sauver**, *to your salvation*.

1821. **élire**, *to select* as in ll. 573 and 1581.

1823. **la vertu du contrat**, *the value of the assignment*, not the marriage contract as in l. 1277. Ingratitude was an argument which could be brought forward to attack the validity of an assignment of property, perfectly regular on its legal side, but of doubtful ethical quality; cp. l. 1702. In fact it has been maintained by critics that Molière ought to have sought the solution of the plot along this line. His objections to such a plan are contained in Cléante's speech, ll. 1703-8.

SCENE 6.

1833. **la suite**, *the consequences*.

1837. **dans les traits qu'il vous jette**, *among the blows which he aims at you*.

1841. **qu'on vous donne**, *with which you are charged*.

1845. **c'est par où**, *this is the way in which*.

1848. **amusement**, cp. l. 215.

1852. **ce sont de ces coups** = *c'est un de ces coups*. The omission of *un* makes *de ces coups* the logical subject of the sentence, and the verb agrees with it according to the rule.

1853. **conduite** here in the unusual sense of *escort, guide*.

1858. **pour reconnaître** = *pour que je reconnaisse*; cp. l. 82.

SCENE 7.

1861. *tout beau, gently.* This phrase, familiar today, was quite elevated and noble in the XVII century.

1865. *par où tu m'expédies = par lequel . . . by which you finish me.*

1867. *à me pouvoir aigrir; cp. l. 82; à* has the frequent meaning of *pour*.

1868. *je suis appris, I am taught.* *Apprendre* is here a transitive verb and used in the passive, a construction of which other instances could be cited from authors of the XVI and XVII centuries.

1873. *à prétendre, to expect.*

1874. *emploi, office.*

1883. *nœuds, relation; use the singular in the translation.*

1886. *de traîtresse manière, cp. l. 1599.*

1888. *ce zèle* etc. is the logical subject of *est* in the preceding line and must in the translation take the place of the grammatical subject *il*.

1889. *d'où vient = d'où vient-il.* The omission of the subject, a remnant of the Old French construction, is particularly frequent in the XVII century in the case of the neuter *il*. Some stereotyped examples of this usage remain to the present day, among others the present phrase.

1890. *à poursuivre, cp. l. 82; — il* refers to Orgon.

1893. *pour devoir en distraire, cp. l. 82.* The subject of *devoir* is *le don*; *distraindre q. u. de q. ch.* means *to turn someone away from anything*. Translate: *because it ought to turn you away from this idea.*

1897. The **Exempt** sent by the king and who presently recites his eulogy is probably an officer in the royal guard and therefore exempt from the usual military service. However the same title applied also to certain police officers, charged with special duties which exempted them from the regular service.

1899. *I am certainly delaying the fulfillment of it too long.*

1905. *remettez-vous de . . . take heart again after. . . cp. l. 1151.*

1907. *se font jour, see clearly.*

1911. *chez elle = dans cette âme.* Translate the line: *in it nothing ever gains too firm a foothold.*

1915. pour les vrais, i. e. *les vrais gens de bien*.

1916. les faux, i. e. *les faux gens de bien*.

1917. n'était pas pour = *n'était pas fait pour, n'était pas capable de la surprendre*.

1919. par ses vives clartés, *with his penetrating eye*.

1923. un fourbe renommé, *as a well known scoundrel*. These words are in apposition with *se*, the direct accusative of the verb.

1927. vers vous now *envers vous* belongs logically after *déloyauté* in the following line.

1930. ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite = *ne m'a soumis (= commandé) à le conduire jusqu'ici*.

1931. The subject of *voir* is presumably *I*, i. e. *that I might see*. For the construction cp. l. 82.

1931. *and that I might force him to give you satisfaction in everything*.

1933. The first *il* in this sentence refers to Tartuffe, the second to the king.

1938. où, cp. l. 615.

1940. ses droits. Orgon had supported the king in the disturbances of the Fronde; cp. ll. 181-2.

1941. quand moins on y pense, *when least you think of it*.

1942. verser, *to bestow*.

1954. puisse = *qu'il puisse*.

1958. se louer de, *to rejoice in*.

1959. acquittés un peu, *freed in some measure*.

